

JOURNAL DES DEMOISELLES

INSTRUCTION

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

(SUITE ET FIN)

Les *Etudes de la Nature* sont l'œuvre capitale de Bernardin ; *Paul et Virginie*, cette pastorale immortelle, la *Chaumière indienne*, cette œuvre originale et charmante, ne sont, dans sa pensée, que des romans destinés à mettre en pleine lumière les théories chères à l'auteur : que tous les maux de l'homme lui viennent de la société, et que le bonheur ici-bas ne se trouve que dans la confiance en une Providence paternelle et dans la communication intime avec la nature. Voyez *Paul et Virginie* ; madame de la Tour et Marguerite ont dû leurs infortunes aux rigoureuses lois de la société, telle qu'elle est constituée en Europe ; elles retrouvent une félicité céleste dans cette île des Tropiques, où elles vivent pauvres et ignorées ; leurs malheurs recommencent lorsque Virginie part pour l'Europe, et que sa mère préfère pour elle les richesses à la dépendance immédiate de Dieu et des bontés de la Providence. De même pour le paria et la veuve du bramine, ils sont les plus misérables des êtres, tant qu'ils sont soumis aux lois sociales de leur pays, ils en deviennent les plus heureux lorsqu'ils sont réfugiés au sein des forêts et qu'ils n'ont plus que les tigres pour voisins.

Ce système a des côtés nobles et séduisants qui plaisent à l'imagination : qui donc n'a pas rêvé une île de France ou une *Chaumière indienne* ? elle a des côtés sérieux qui charment une âme pieuse : ce profond abandon entre les mains de Celui qui nourrit toute créature est un sentiment naturel et doux, mais les idées chimériques, enlacées aux pensées justes et sages, ôtent beaucoup de leur valeur à celles-ci, et l'on sent trop que l'île heureuse, l'Élysée, la République idéale, à la façon de Bernardin, n'existera jamais que dans les nuages, et que l'homme, en dehors

d'une religion positive et d'une foi pratique, est trop méchant pour arriver à être si heureux.

Mais laissons ces critiques trop aisées, et louons du fond du cœur ce qui, chez Bernardin de Saint-Pierre, est vraiment grand et digne d'admiration : sa religieuse reconnaissance envers le Dieu créateur, proclamée bien haut devant les athées qui prédominaient alors dans le monde des lettres ; sa sympathie pour tout ce qui est petit, humble et faible ; le sentiment exquis de la nature, de l'ordre, de l'harmonie qui y règnent, et enfin ce style enchanteur, mélodieux pour l'oreille, coloré pour les yeux, à qui il retrace ce que la plume décrit, et qui laisse au cœur un sentiment de paix et de sérénité. Les paysages de Bernardin de Saint-Pierre ressemblent à ceux du Poussin : on y trouve une belle lumière, des plans heureux et toujours une idée morale encadrée dans les lignes de l'Arcadie ou les rochers du Taygète.

La première partie des *Études* est consacrée à démontrer l'existence de Dieu par l'ordre, la beauté et les magnifiques concordances de la création. Rien n'est plus touchant que l'hommage rendu à la bonté divine par un homme qui avait vécu, qui avait souffert, et qui n'avait trouvé qu'en Dieu seul le refuge à ses maux : « O mon Dieu ! s'écrie-t-il, les riches et les puissants » croient qu'on est misérable et hors du monde » quand on ne vit pas comme eux ; mais ce sont » eux qui, vivant hors de la nature, vivent hors » du monde. Ils vous trouveraient, ô éternelle » beauté ! toujours ancienne et toujours nouvelle. » ô vie pure et bienheureuse de tous ceux qui vivent véritablement, s'ils vous cherchaient seulement au dedans d'eux-mêmes ! Mais parce » que vous êtes trop au dedans d'eux, où ils ne

rentrent jamais, et trop magnifique au dehors, où vous vous répandez dans l'infini, vous leur êtes un Dieu caché. Ils vous ont perdu en se perdant... Cependant qui ne vous voit pas n'a rien vu, qui ne vous goûte point n'a jamais rien senti; il est comme s'il n'était pas, et sa vie entière n'est qu'un songe malheureux. Moi-même, ô mon Dieu! égaré par une éducation trompeuse, j'ai cherché un vain bonheur dans les systèmes des sciences, dans les armes, dans la faveur des grands, quelquefois dans de frivoles et dangereux plaisirs. Dans ces agitations, je courais après le malheur, tandis que le bonheur était auprès de moi. Quand j'étais loin de ma patrie, je soupirais après des biens que je n'y avais pas, et cependant vous me faisiez connaître les biens sans nombre que vous avez répandus sur toute la terre, qui est la patrie du genre humain. Je m'inquiétais de ne tenir à aucun grand ni à aucun corps, et j'ai été protégé par vous dans mille dangers où ils ne peuvent rien. Je m'attristais de vivre seul et sans considération, et vous m'avez appris que la solitude valait mieux que le séjour des cours, et que la liberté était préférable à la grandeur. Je n'ai cessé d'être heureux que quand j'ai cessé de me fier à vous. O mon Dieu! donnez à mes faibles travaux, je ne dis pas la durée ou l'esprit de vie, mais la fraîcheur du moindre de vos ouvrages; que leurs grâces divines passent dans mes écrits et ramènent mon siècle à vous, comme elles m'y ont ramené moi-même. Quand les rudes aquilons ont ravagé la terre, vous appelez le plus faible des vents : à votre voix le zéphyr souffle, la verdure renaît, les douces primevères et les humbles violettes colorent d'or et de pourpre le sein des noirs rochers.

Ces lignes renferment en elles l'esprit de l'ouvrage. L'auteur montre, et d'une manière évidente, l'intelligence divine qui a réglé toute chose : en suivant la direction des montagnes sur le globe, il adore la force qui posa leurs fondements et qui cacha dans leur sein les métaux nécessaires à l'homme; il suit le cours des eaux à travers les campagnes, et il signale la sagesse qui pourvoit à nos besoins; il observe les végétaux et les animaux répandus à la surface de la terre, et il nous apprend que chaque plante a son site, chaque animal sa patrie, et que Dieu l'a voulu ainsi, afin que la terre entière fût utile à l'homme, dernier but de la création. Tout ce qui paraissait confus revêt un ordre admirable, tout ce qu'on attribuait au hasard devient l'œuvre d'une intelligence paternelle. Les descriptions ravissantes se succèdent, et toujours elles sont mêlées à quelque observation morale qui leur donne plus de caractère et de prix. On goûtera ce tableau, qui est vraiment d'un maître, et qui se trouve dans l'Étude septième :

« Il n'y a que la religion qui donne à nos pas-

sions un grand caractère. Elle répand des charmes ineffables sur l'innocence et donne une majesté divine à la douleur. Il y a quelques années que j'étais à Dieppe, vers l'équinoxe de septembre, et un coup de vent s'étant élevé, comme c'est l'ordinaire dans ce temps-là, j'en fus voir l'effet sur le bord de la mer. Il pouvait être midi : plusieurs grands bateaux étaient sortis le matin du port pour aller à la pêche. Pendant que je considérais leurs manœuvres, j'aperçus une troupe de jeunes paysannes, jolies comme la plupart des Cauchoises, qui sortaient de la ville, avec leurs longues coiffures blanches que le vent faisait voltiger autour de leur visage. Elles s'avancèrent en folâtrant jusqu'à l'extrémité de la jetée, que des ondées d'écume marine couvraient de temps en temps. Une d'entre elles se tenait à l'écart, triste et rêveuse. Elle regardait au loin les bateaux, dont quelques-uns s'apercevaient à peine au milieu d'un horizon fort noir. Ses compagnes d'abord se mirent à la railler pour tâcher de la distraire : — Est-ce que tu as là-bas ton bon ami ? lui disaient-elles. Mais comme elles la voyaient toujours sérieuse, elles lui crièrent : — Allons, ne restons pas là. Pourquoi t'affliges-tu ? Reviens. reviens avec nous ! Et elles reprirent le chemin de la ville. Cette jeune fille les suivit lentement sans leur répondre, et quand elles furent à peu près hors de sa vue, derrière des monceaux de galets qui sont sur le chemin, elle s'approcha d'un grand Calvaire qui est au milieu de la jetée, tira quelque argent de sa poche, le mit dans le tronc qui était au pied, puis elle s'agenouilla et fit sa prière, les mains jointes et les yeux levés au ciel. Les vagues qui assourdisaient en brisant sur la côte, le vent qui agitait les grosses lanternes du crucifix, le danger sur la mer, l'inquiétude sur la terre, la confiance dans le ciel, donnaient à l'amour de cette pauvre paysanne une étendue et une majesté que le palais des grands ne saurait donner à leurs passions. »

Il serait facile de beaucoup citer, et de tirer de ce gros volume des *Études* un petit volume exquis, qui deviendrait comme une introduction à *Paul et Virginie*. En fait d'éloges, tout a été dit sur cette idylle, plus touchante, plus noble que les idylles de l'antiquité. Qui n'a pleuré Virginie ? qui n'a pleuré avec Paul ? qui n'a présentes à l'esprit toutes les scènes de ce drame : l'enfance de mademoiselle de la Tour et du fils de Marguerite, leurs jeux, leur amitié; Virginie allant demander la grâce de l'esclave marrone; le gouverneur de l'île apparaissant au milieu de ces familles paisibles, et y apportant, avec les nouvelles de l'Europe, la douleur et la séparation; les adieux de Virginie, son départ; Paul regardant du haut des rochers le vaisseau qui l'emporte, et qui n'est plus qu'un point noir à l'horizon; les conversations de Paul et du vieillard, qui marquent

le passage de l'adolescence à la jeunesse; le naufrage du Saint-Géran; la mort de Paul, précédée de ce dernier entretien avec son ami, où la croyance en l'immortalité est affirmée avec tant de charme et de grandeur? La description de la tempête est admirable: ses teintes fortes et sobres effraient. La *Chaumière indienne* a des pages pleines de fraîcheur, mais qu'elle est loin de l'œuvre parfaite qu'un auteur ne produit qu'une fois! Peut-être dans des pages peu connues: la *Pierre d'Abraham*, Bernardin de Saint-Pierre a-t-il retrouvé la palette avec laquelle il peignit l'Ile de France. Nous recommandons cette œuvre ignorée de beaucoup, à nos lectrices; elles y trouveront comme nous un charme indéfinissable.

Dans les *Harmonies de la Nature*, Bernardin se reconnaît avec ses grâces, avec son profond amour de la création, mais aussi avec les théories sociales qui ne soutiennent pas toujours l'examen. A l'aurore de la Révolution, il publia les *Vœux d'un Solitaire*, *Vœux pour le Roi*, *Vœux pour le Peuple*, vœux d'un homme de bien, d'un tendre ami de l'humanité, exprimés parfois avec éloquence, mais qui ne persuadèrent personne.

Bernardin connaissait et aimait l'antiquité; il a publié une excellente étude sur l'épisode d'Évandre, dans Virgile, et un morceau achevé, appelé l'*Arcadie*, qui rappelle un peu *Télémaque*, et qui, par la beauté du coloris, la grâce des sentiments, peut être placé immédiatement au-dessous de *Virginie*. Il y décrit la Gaule, et surtout la Neustrie qui lui était si chère, et Chateaubriand, dans ses *Martyrs*, célébrant l'Armorique, s'est souvenu sans doute du voyageur Céphas abordant au milieu des Druides, et *Atala* elle-même n'est-elle pas une réminiscence de *Paul et Virginie*? Les couleurs de Chateaubriand sont plus fortes et moins fondues; il y a plus de vigueur chez l'un, plus de douceur et de délicatesse chez l'autre.

On le voit, l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre est considérable, mais dans tous ses écrits, gros volumes ou petites nouvelles, on retrouve une étonnante unité d'idées. Il ne s'est pas déjugé. Toujours la nature lui est apparue aussi belle, aussi harmonieuse dans sa diversité; toujours le Créateur aussi bon, aussi prévoyant, toujours l'homme en lutte avec la société et avec ses propres passions, aussi malheureux, et, de toutes les manières, il exprime la même pensée: Il faut se confier en Dieu, se dégager du monde et vivre avec

la création. Il soutint sa profonde conviction religieuse aux mauvais jours de la Révolution, à l'Institut, devant Cabanis qui jurait qu'il n'existait pas de Dieu, et devant un autre de ses confrères qui l'appelait sur le terrain, et qui voulait lui prouver, l'épée à la main, que tout meurt avec nous. Bernardin répondit à ces insanités par quelques paroles éloquentes et pénétrées qui font honneur à sa mémoire. Il était mieux que déiste, il était chrétien; il paraissait révéler les mystères du christianisme, mais on ne peut conclure ni de ses ouvrages ni de sa vie, racontée par les biographes, quelle part la religion dans laquelle il était né eut dans son existence, et l'on pourrait quelquefois soupçonner son extrême tolérance de toucher à l'indifférence.

Les différents épisodes qui se rattachent tous à l'idée mère de ses livres, sont d'une lecture extrêmement agréable; il en est un, moins connu encore que la *Pierre d'Abraham*, qui porte l'empreinte des plus généreux sentiments: c'est une série de scènes dialoguées, portant le nom d'*Empsaël*. La charité, le pardon des injures, l'amour de Dieu et des hommes donnent un caractère intéressant et tendre à cette petite œuvre. Quel charmant recueil formeraient les récits, les œuvres d'imagination de Bernardin! Bien peu de lecteurs ont le courage et le temps d'aborder les œuvres complètes, et d'y dénicher les descriptions délicieuses de la *Pierre d'Abraham*, les scènes attendrissantes d'*Empsaël*, les fragments de l'*Arcadie*, qui semblent une traduction de quelque auteur grec ignoré. On ne lit plus les *Études*, on lit encore moins les *Harmonies*, et, pour la génération actuelle, l'œuvre de Bernardin se réduit à *Paul et Virginie*. Il mériterait d'être lu davantage, et si quelqu'une de nos lectrices trouvait au fond d'une bibliothèque les deux gros volumes édités par Aimé Martin, je l'engage à lire dans les *Études* la *Réponse aux objections*; dans les *Harmonies* la *Leçon de botanique*; dans *Paul et Virginie*, tous les épisodes, et je crois qu'elle serait charmée de la douceur des pensées et de la suavité de l'expression. Si les auteurs modernes ont le sentiment des beautés naturelles, s'ils ne sont plus comme nos ancêtres qui avaient des yeux et ne voyaient point, c'est à Bernardin de Saint-Pierre qu'ils doivent cette faculté: il a mis du vert dans la littérature, et il a fait mieux qu'étudier la nature, il l'a fait aimer.

M. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

HISTOIRE DES LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

PAR ALFRED BOUGEAUD.

Littérature anglaise, hollandaise et scandinave.

Nous avons parlé dans notre numéro d'avril, du premier volume de ce remarquable ouvrage, destiné à faire connaître aux Français, qui ne savent guère que leur propre langue, l'histoire intellectuelle des peuples étrangers. Le second volume s'ouvre par un savant et intéressant tableau de la littérature anglaise, qui, on le sait, s'est formée des aspirations, des rêves, du génie de quatre peuples différents : les Bretons contemplatifs ; les Anglo-Saxons prompts à la lutte, en paroles et en actions ; les Danois, poètes et soldats tout à la fois ; les Normands, à l'esprit fin et railleur ; et l'on retrouve les traces de ces inspirations différentes dans tout ce qu'a produit la nation créée par la fusion de ces éléments divers.

La nation celtique, qui, la première, a occupé l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, a laissé des poésies, dues aux bardes, qui ne le cédaient guère aux druides en dignité et en honneur ; ils ont chanté leur nation, ses gloires et ses défaites : Merlin, Lywarch, Talisin, sont les plus célèbres d'entre eux ; il faut leur adjoindre Ossian, dont les poésies ont été publiées au commencement de ce siècle par l'Écossais Macpherson, qui les avait recueillies dans un vieux manuscrit en langue erse, déposé à la bibliothèque de Douai. Le christianisme triompha enfin de ces nations païennes, et les évêques, d'origine celtique, furent poètes comme les bardes l'avaient été avant eux. La poésie et la foi firent alliance et enfantèrent des chants si beaux, dit un vieil auteur, que les anges du ciel se penchaient pour les entendre. Saint Colomban chantait ainsi l'Irlande, sa patrie : « Quel délice de courir sur la mer aux vagues blanches, et de voir ces vagues se briser sur les côtes de l'Irlande ! Quel délice de ramer dans sa petite barque, et d'aborder au milieu de la blanche écume sur les grèves de l'Irlande ! Ah ! que ma barque volerait vite si sa proue était tournée vers ma chaîne d'Irlande ! Il y a un œil gris qui se tourne sans cesse vers Erin ; cet œil ne verra plus en cette vie ni les hommes ni les femmes d'Erin. Du haut de ma barque, lorsque je promène mon regard vers la mer, il y a une larme dans mon œil gris et doux quand j'e me tourne vers Erin... Mon cœur est

brisé dans ma poitrine ; si la mort subite vient me surprendre, ce sera à cause de mon grand amour pour les Gaëls... » C'est sur ce même ton, plaintif et tendre, qu'un poète moderne, Thomas Moore, a chanté les infortunes et les charmes de l'Irlande.

Les pirates anglo-saxons qui ravageaient les côtes de l'Angleterre, finirent par triompher des populations celtiques ; beaucoup de Gaëls émigrèrent en Armorique, et la harpe des bardes et des prêtres ne chanta plus que des cantiques de douleur. Les Saxons furent convertis à la foi chrétienne par le zèle du pape Grégoire-le-Grand et par l'apostolat du moine Augustin. Ces conquérants venus du Nord avaient aussi leurs chants, mais il est resté peu de traces de leurs poèmes ; on connaît un roman poétique appelé *Béowulf*, récit des exploits d'un chef saxon ; mais si la poésie est négligée, l'histoire et la philosophie commencent chez ce peuple d'une intelligence plus positive que les races rêveuses qui l'avaient précédé sur le sol d'Albion. Les chroniques de Gildas et de ses successeurs racontent les événements mémorables de l'Heptarchie saxonne. Bède le Vénérable (673-735) fut un prodige de savoir et de vertus ; il a écrit l'*Histoire ecclésiastique de la nation anglaise*, et l'on s'étonne comment tant de lumière peut surgir d'un siècle barbare. Il est vrai qu'il vivait dans ces monastères qui étaient les asiles de la civilisation romaine et des traditions du passé. C'est à l'Église aussi que le roi Alfred le Grand, cette noble figure de roi, dut les vives lumières de son esprit ; il délivra son peuple par les armes, du joug des Danois, et consacra vingt ans à l'éclairer et à le moraliser. Il traduisit du latin en saxon l'*Histoire ecclésiastique*, de Bède. Après sa mort, la guerre contre les hommes du Nord recommença, et Canut-le-Grand réunit sur sa tête les trois couronnes de Norvège, de Danemarck et d'Angleterre. La race saxonne triompha encore, mais pour un temps bien court, et les Normands, les fils de Rollon, s'implantèrent pour toujours sur cette terre qui avait eu pour maîtres tour à tour les Gaëls, les Saxons et les Danois.

Ces Français-Normands n'importaient pas la poésie avec eux : ils ont la perception facile, l'esprit avisé, peu ou point de sentiment ; beaucoup d'invention et quelque chose de vif, de clair et d'amusant. Leurs écrivains content toujours : c'est ainsi que Robert Wace mit en romans les

antiques légendes gaéliques, celle du roi Arthur entre autres, et les ménestrels les chantaient dans les châteaux. Au fond des cloîtres il se faisait, en langue latine, un mouvement intellectuel solide et profond : l'histoire, la théologie, la philosophie, les sciences y florissaient. Roger Bacon, moine franciscain, pénétra les arcanes de la nature; Denis Scott, de l'Université d'Oxford, se fit connaître par sa vigoureuse dialectique, et pendant les deux siècles qui suivirent la conquête normande, les savants, les historiens, les théologiens écrivirent en latin; les ménestrels racontèrent leurs romans et leurs lais en français, et le peuple chanta ses héros, Robin Hood, entre autres, en saxon; après bien des efforts et des luttes, de ces trois langues sortit la langue anglaise. Au quatorzième siècle, Geoffroy Chaucer écrivit en anglais ses charmants poèmes, première aurore du génie anglais. Le roi Édouard III venait de déclarer l'anglais langue nationale, et Chaucer consacra par ses vers ingénieux cette déclaration patriotique : il forme la transition entre le moyen âge et la renaissance.

La sanglante guerre de Cent Ans contre la France, et la guerre des Deux Roses, plus cruelle encore, étouffèrent les doux chants des Muses; sous Elisabeth, les lettres renaissent, Shakspeare paraît, et il fait oublier les Surrey, les Sydney, les Spenser, qui brillèrent à la cour de l'intelligente et cruelle fille de Henri VIII.

Shakspeare, génie étrange, a mêlé partout la comédie et le drame; il place le bouffon à côté du sublime, il se plaît aux contrastes, et il emploie avec une verve prodigieuse l'ironie amère, sanglante, dont il tire d'admirables effets. Rien ne semble étudié, tout coule de source, avec abondance, avec excès; les métaphores s'entassent, les tableaux se suivent, le raisonnement se convertit en images saisissantes. On sent une âme forte et passionnée qui exprime violemment ce qu'elle a senti de même.

Il est la gloire de l'Angleterre, qui, après lui, place Milton, Milton le secrétaire de Cromwell, l'adversaire implacable de Charles I^{er}, et qui chanta en vers souvent admirables la chute de nos premiers parents et la félicité perdue. Une nuée de poètes secondaires remplissent les annales littéraires anglaises aux seizième et dix-septième siècles; parmi eux on ne peut guère citer que Dryden, qui a laissé des odes pleines d'une verve heureuse; il a laissé aussi la réputation de ne tenir à rien qu'à l'argent et aux emplois; il flatta continuellement le soleil levant, et il mourut cependant pauvre et délaissé. Avant lui, François Bacon, grand-chancelier d'Angleterre, avait offert le triste exemple de l'union d'un grand esprit avec un vil caractère.

Pendant le dix-huitième siècle, l'esprit de libre recherche né du protestantisme domina dans les lettres anglaises. Hobbes, Bolingbroke et Locke sont des philosophes matérialistes. Hume, l'his-

torien, poussa jusqu'au scepticisme le plus absolu. Pope, né catholique et qui resta fidèle à sa foi jusqu'à la mort, fit régner dans ses vers une morale pure, appuyée sur la croyance en Dieu; il avait un talent ingénieux et brillant, qui pourrait faire songer au poète français Delille. Edward Young doit sa renommée à ses *Nuits*, œuvre où se trouvent de beaux sentiments et des descriptions ravissantes, mais qui lasse par sa monotonie déclamatoire. Thompson arriva d'emblée à la gloire par son poème des *Saisons*, qui, justement vanté, a fait oublier que l'auteur a aussi écrit pour le théâtre.

Jonathan Swift (1667-1745), est une des intelligences, des esprits les plus puissants de ce siècle; il avait eu des débuts tristes, et toute sa vie fut marquée au sceau du malheur : il épancha sa bile dans des pamphlets virulents, que ceux de Paul-Louis Courier ont pu rappeler aux érudits. Il écrivit des contes et des poésies, et parmi ses contes, le plus singulier et le plus célèbre est *Gulliver*. Swift était un misanthrope, qui s'est plu à ne voir que les côtés bas de l'âme humaine.

Thomas Gray a laissé de belles poésies, entre autres le *Cimetière de campagne*, que nos lectrices connaissent sans nul doute, et une ode magnifique sur le massacre des bardes gallois, condamnés par Édouard I^{er}. Beaucoup d'autres poètes, Collins, Burns, Crabbe, ont rayonné autour de ceux-là. Citons Chatterton, qui avec un art remarquable forgea de vieilles poésies dans la langue du quinzième siècle, et qui, à dix-huit ans, s'empoisonna pour échapper à la pauvreté.

Parmi les prosateurs du dix-huitième siècle, il faut citer Addison, qui s'illustra par la création du *Spectateur*, journal politique, littéraire, moral, qui obtint le plus grand succès; Samuel Johnson, qui fut l'émule d'Addison, comme écrivain classique, religieux et pur; on doit à ce puissant esprit un conte moral appelé *Rasselas*, qu'on lit encore, une *Biographie des poètes anglais*, un dictionnaire des plus complets qui existent et il rédigeait un journal appelé le *Rôdeur*.

Le roman anglais, si célèbre depuis, ne naquit qu'au dix-huitième siècle, car on ne peut appeler roman l'*Histoire de Robinson Crusoe* de Daniel Foë, qui amplifia et embellit l'aventure du matelot Alexandre Selkirk, abandonné dans une île déserte; on a beaucoup imité, on imite encore ce récit, mais, comme notre Lafontaine, Foë est inimitable.

Richardson est auteur de trois romans justement renommés, *Clarisse Harlowe*, *Paméla* et *Grandisson*, qui montrent une connaissance profonde du cœur humain, et qui, en dépit de leur prolixité, n'ennuient pas ceux qui ont le courage de les commencer.

Fielding forme un parfait contraste avec Richardson; celui-ci représente la tendance puritaine de la société anglaise, l'autre en a les tendances grossières et matérialistes; *Tom Jones* est

son chef-d'œuvre, chef-d'œuvre d'une morale bien équivoque.

Sterne est un véritable type de l'originalité anglaise : bizarrerie, paradoxe, verve capricieuse et sceptique, voilà ce qu'on trouve dans sa vie et dans ses œuvres. On a de lui le *Voyage sentimental* et *Tristram Shandy*, deux livres bizarres pleins d'histoires saugrenues et de réflexions drôlatiques. Olivier Goldsmith a donné à la postérité le *Vicaire de Wakefield*, idylle en prose qui ne laisse que d'agréables et douces pensées.

Les historiens anglais sont : David Hume, mentionné plus haut, qui a fait une *Histoire d'Angleterre* très-bien écrite, mais à laquelle on reproche des inexactitudes ; Robertson, qui a laissé une *Histoire d'Ecosse*, une *Histoire de Charles-Quint* et une *Histoire d'Amérique*, remarquables par la science et par les beautés du style ; Gibbon, qui a écrit, au point de vue philosophique, une *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* ; on y trouve un grand talent d'écrivain et de penseur, mais l'élévation d'esprit fait défaut et la haine du christianisme obscurcit singulièrement le génie de l'auteur.

On ne peut oublier, parmi les auteurs du dix-huitième siècle, Lady Montague dont les *Lettres sur l'Orient* sont curieuses et spirituelles.

Énumérons les auteurs féminins qui ont brillé et brillent encore en Angleterre : Miss Edgeworth, talent pur, moralité élevée ; Mistress Inchbald, qui a laissé un petit chef-d'œuvre sous le nom de *Simple Histoire* ; Miss Baillie, auteur de tragédies qui ne sont pas sans valeur ; de nos jours, Miss Brontë, qui a écrit, sous le nom de Currer Bell, un roman original et dangereux, intitulé *Jane Eyre*, et d'autres œuvres assez médiocres ; Lady Fullerton, dont les romans pleins d'âme et de grâce enchantent le lecteur ; Miss Braddon, qui a inauguré un nouveau genre dans son *Aurora Floyd* et dans *Le Secret de Lady Audley*, romans pleins de crimes et de mystères, qui, espérons-le, n'auront pas beaucoup d'imitateurs ; nous pourrions allonger extrêmement la liste des auteurs féminins, car en aucun pays d'Europe on ne trouve autant de femmes instruites, ni de femmes auteurs qu'en Angleterre.

Dans le roman Walter Scott, dans la poésie lord Byron ont occupé le premier tiers de notre siècle, l'un, type de moralité et de sagesse, l'autre, type de corruption systématique. Parmi les poètes, Thomas Moore, Coleridge, Robert Southey, Charles Lamb, ont occupé une place distinguée ; de nos jours, Tennyson tient le premier rang dans la pléiade poétique, ce rang que Dickens et Tackeray se sont disputé parmi les romanciers. L'Angleterre a compté en notre siècle de nombreux historiens : Hallam et son *Histoire de l'Europe au moyen âge* ; Macaulay, dont l'*Histoire d'Angleterre* est aussi intéressante que profondément creusée ; Charles Grote, qui s'attache à étudier

l'antiquité ; Francis Palgrave, qui a porté ses recherches sur les origines du peuple anglais.

Nous arrêtons ici ce résumé, qui n'est que le squelette d'une belle œuvre. Le travail de M. Bougeaud captivera tous ceux qui en entreprendront la lecture, et nous remettons à un prochain numéro l'analyse de la partie du volume qui contient l'histoire des littératures néerlandaise et slave (1).

M. B.

CHOIX D'ENTRETIENS ET DE LETTRES

DE MADAME DE MAINTENON.

Une main très-habile a choisi dans la nombreuse correspondance de madame de Maintenon les lettres qui peuvent le mieux former l'esprit d'une jeune fille, lui apprendre à réfléchir, comparer et raisonner juste. Une courte biographie de celle qui fut l'épouse de Scarron et de Louis XIV précède ce recueil, un beau portrait l'accompagne. Mgr Dupanloup, ce grand maître dans l'art de l'éducation, a approuvé ce recueil, en disant à l'auteur : « Quelque jugement que l'on porte sur madame de Maintenon, il y a une chose dont tout le monde est bien forcé de tomber d'accord, c'est que c'était un esprit supérieur ; » ce qu'elle a écrit en porte la trace ; j'ajoute que son zèle pour l'éducation de la jeunesse à Saint-Cyr m'a toujours paru quelque chose d'admirable.

» Le choix intelligent que vous avez fait dans ses œuvres offrira aux jeunes personnes une des lectures les plus utiles qu'elles puissent faire. » J'ose vous prédire que ce choix sera accueilli avec toute la faveur dont il est digne... »

Un pareil suffrage nous dispense de tout commentaire, et nous ne pouvons que féliciter madame*** de l'avoir mérité (2).

COURS DE LITTÉRATURE

POUR LES JEUNES PERSONNES

Le *Cours de Littérature pour les jeunes personnes* (3), par mademoiselle T. Brismontier, que nous avons recommandé à nos lectrices au mois de septembre 1875, vient d'être adopté par la Maison de Saint-Denis, et honoré de deux médailles par la Société d'Instruction et d'Éducation populaires, présidée par le duc de la Rochefoucauld-Doudeauville. Nous sommes heureux du succès de ce bon livre.

(1) Chez Plon, 8, rue Garancière. Prix : 5 fr.

(2) Très-joli volume, chez Dumol, 29, rue de Tournon. Prix : 3 fr. 50 c.

(3) Chez Vaton, 8, rue du Vieux-Colombier. Prix : 3 fr. 50 c.

ÉDUCATION

XXVI

LA POLITESSE

Qui n'est pas assez poli, n'est pas assez humain. (Jocuneur)

Ses formules varient; on a passé de la formalité excessive des jours anciens à la rudesse, singeant la simplicité, des races modernes. Plus de grandes révérences, plus de phrases humbles pour soi, laudatives pour les autres, plus ou presque plus de préséances, pas de respect, encore moins de déférence; brusquerie et familiarité chez les hommes, raideur, hauteur, défiance chez les femmes, n'est-ce pas là la physionomie de notre temps? Et pourtant les gens polis, ceux qui, sans s'attacher à des coutumes vieilles, à des usages *rococo*, ont le sincère désir d'obliger, d'être agréables, tranchent toujours sur le troupeau vulgaire. C'est si facile d'être impoli! il ne faut que se laisser aller aux mauvais côtés de sa nature, et toute nature a des côtés par lesquels elle s'échappe en brusquerie et en humeur. La politesse réelle prend sa source dans le cœur; les bonnes gens sont toujours polis, non peut-être à la mode de leur temps, mais à la mode de tous les temps :

La politesse est à l'esprit

Ce que la grâce est au visage.

De la bonté du cœur elle est la douce image,

Et c'est la bonté qu'on chérit.

Une personne vraiment bonne sera aussi vraiment polie, par la seule crainte de désobliger qui est toujours au fond de son âme. Dans les conversations, elle ne tiendra pas le dé, elle n'aura pas de tons cassants ou moqueurs, elle discutera, tout au plus, et ne disputera jamais; la hauteur, l'arrogance lui demeureront étrangères; à table, elle saura, sans affectation, avoir quelques attentions, quelques prévenances, alors surtout qu'on dîne en famille; elle sera exacte à faire ces visites de condoléance, de félicitations, qui permettent aux malheureux de penser qu'ils ne sont pas isolés sur la terre, aux heureux qu'ils ont des amis qui prennent part à leur joie; à défaut de visites, elle enverra des cartes; elle sera exacte correspondante, et ses lettres seront, chose rare, des réponses à celles qu'on lui a écrites; si elle fait un séjour dans une maison étrangère, elle s'accommodera aux goûts et aux habitudes de ses hôtes, dût-elle leur sacrifier ses propres préférences; elle ne blâmera rien chez eux : ni le site,

ni la maison ni les voisins; elle sera facile et généreuse avec leurs domestiques, et sa douceur obligeante laissera d'elle un doux souvenir; en voyage, elle n'aura pas les airs conquérants des femmes modernes; elle n'arrivera pas suivie d'une armée de colis, de coffres, de sacs et de boîtes; elle n'occupera point à son usage unique et personnel, le *fillet* destiné à huit ou dix voyageuses; elle ne fera pas de *scènes* pour une glace ouverte ou fermée; en arrivant au but de son voyage, elle ne secouera pas la poussière de ses vêtements, elle ne se *défrizzera* pas, elle ne se donnera pas de coups de peigne et de coups d'œil au miroir devant ses co-voyageurs. Ces libertés-là, gênantes pour autrui, sont du plus mauvais ton. Elle aura quelques attentions pour les dames qui voyagent avec elle, quand ce ne serait que d'avancer ou de passer le *ticket* à l'employé ou de se ranger pour laisser passage; enfin sa bonté et sa modestie éclateront là comme ailleurs; dans la rue, à la promenade elle prévendra les femmes de sa connaissance par un salut gracieux et le rendra poliment aux hommes; dans les magasins, elle ne dérangera pas commis et demoiselles pour le seul plaisir de voir des étoffes; à l'église, elle sera plus que jamais modeste et peu gênante; ce désir de ne faire de peine à personne, de faire plaisir au contraire, la guidant toujours, la rendra vraiment polie, alors même qu'elle ignorerait quelques-uns des usages modernes.

Hélas! les usages modernes! Qu'ils sont donc loin de la vraie courtoisie française! et que nos aïeules seraient surprises si elles voyaient, par exemple, une de leurs petites-filles entrer dans un salon rempli de dames, la tête haute, l'air dégagé, sans saluer personne, se précipiter vers la maîtresse de la maison, lui donner un *shack-hands* anglais, et causer, pérorer avec elle, sans s'inquiéter le moins du monde des autres! La sortie a lieu dans les mêmes conditions : on secoue la main, et l'on passe, voilette baissée et front hautain, devant les autres visiteuses, sans une inclination, comme si l'on passait devant une rangée de statues.

« Je ne les connais pas! » dira une jeune femme de l'école moderne.

— Vous les rencontrez dans la maison où vous

allez vous-même : n'est-ce pas un motif suffisant pour leur donner un signe de vie, une marque de politesse ? »

On reconnaît encore les airs modernes au superbe refus de toute reconnaissance pour un petit service : avertissez donc une femme que sa traîne balaie la boue de la rue, et vous verrez le regard foudroyant dont elle vous paiera ! Qu'un homme, dans une soirée, ramasse un gant, un éventail, ou débarrasse une dame d'une coquille de glaces ou d'une tasse à thé, il devra se contenter d'avoir fait acte d'homme bien élevé, car aucun *merci, Monsieur*, ne le soldera. Ceci rappelle l'aventure d'Alfred de Musset : il laisse tomber son gant dans la rue ; un jeune homme fort bien élevé, un avocat, le ramasse et court pour le lui rendre ; le charmant poète prend le gant sans un remerciement.

« Il n'y a rien pour le garçon, M'sieur ? » lui dit l'autre.

Jadis on apprenait aux petits garçons, aux petites filles, à dire : *Merci, Monsieur*, pour les bontés qu'on avait pour eux : on les mettait bravement en pénitence lorsqu'ils y manquaient. Quelques pénitences, m'est avis, n'auraient pas nui à l'éducation de la génération actuelle.

Il est bon, certainement, vivant dans le monde, de connaître les dispositions nouvelles que le monde introduit dans le code de ses lois ; de ne pas ignorer les brèves formules que l'on emploie aujourd'hui pour les invitations : de savoir que, par exemple, pour un dîner, on arrive à l'heure précise et indiquée, 7 heures par exemple, et non un quart d'heure avant, comme le faisaient nos chers aïeux ; que toute lettre de faire-part, naissance, mariage ou décès, demande une carte en retour ; que toute lettre doit être mise sous enveloppe et dûment affranchie ; que les lettres de faire-part

d'un mariage s'impriment sur du papier très-épais ; que les diners priés se servent à la russe ; que, dans les grandes villes, la toilette des diners priés est une toilette de soirée ; que les femmes, ni dans la rue, ni en visites, ni en soirées, ne tiennent plus à la main un beau mouchoir brodé (le mouchoir est à sa vraie place, au fond de la poche) ; que, dans une soirée, on ne se dégage pas pour prendre un rafraîchissement (il faut s'appliquer à être adroite) ; que la mode, qui se mêle de tout, veut qu'on (les femmes) écrive sur un papier teinté, gris, bistre ; qu'on ne se sert que des cachets les plus simples, sans emblèmes ni devises ; qu'on imprime parfois le nom de sa résidence au haut du papier, exemple : *Château Gothique, à Nice* ; que, dans un monde très-élégant, on supprime sur l'adresse le nom de Madame, alors que la Madame a un titre ; on écrira : Comtesse de Saint-Brice, Poitiers ; ceci est très-*genreux*, comme on dit dans certains salons. Il est bon de connaître ces détails, ces minuties, et bien d'autres que nous omettons : mais qu'il est préférable d'avoir ce cœur indulgent et doux, qui, avant toute chose, ne veut pas offenser et veut toujours bien faire !

Fénelon l'a dit en termes excellents : « La » vraie, la parfaite politesse n'est pas une grâce » vaine, extérieure, trompeuse. C'est le reflet » d'une âme meilleure. »

Tâchons d'améliorer et d'adoucir notre âme, nos manières deviendront aimables ; elles seront le miroir de nos intentions, et rien, dans la jeunesse surtout, ne nous empêchera d'acquiescer le surcroît, c'est-à-dire la connaissance des usages, le savoir-vivre, qui ajoutera un charme de plus à nos vertus. Rectifions l'intérieur, et l'extérieur s'embellira.

M. B.

LA BELLE ISAURE

(SUITE)

« L'armée ennemie est de quarante mille hommes, dit monsieur de Candole, et c'est tout au plus si nous pourrions en réunir dix mille ; mais un Français vaut bien quatre Piémontais.

Le festin était magnifique, les vins les plus exquis pétillaient à plein bord dans les coupes de cristal, et la légère excitation qu'ils imprimèrent aux cerveaux, amena un peu d'entrain et de gaieté dans cette réunion singulière, où les prétendants à la main d'Isaure se regardaient d'abord avec une certaine défiance, surpris de se trouver invités tous ensemble et dans un moment pareil.

Comme on pouvait s'y attendre, les événements du jour avaient tout d'abord été le sujet de la conversation, et l'on avait déploré de concert l'invasion qui menaçait le pays ; mais à mesure que les têtes s'échauffèrent, les difficultés s'amoinrent dans les esprits, les montagnes ne furent plus que des collines, qui elles-mêmes s'aplanirent peu à peu.

— C'est incontestable, répondit étourdiment Romée de Villeneuve, et pour mon compte, j'espère voir bientôt monseigneur le duc de Savoie s'enfuir à toutes jambes, lui et tout ce qui lui restera des siens.

— Il n'en restera guère, reprit monsieur de Candole, dont les yeux gris jetèrent des flammes.

— Buvez donc à nos prochaines victoires, s'écria l'amphitryon en choquant son verre contre celui de ses convives.

— Au triomphe des Provençaux ! s'écrièrent-ils.

— Messieurs, reprit le colonel, auquel on venait d'apporter une dépêche du gouverneur, je puis déjà vous communiquer une heureuse nouvelle, les deux bataillons du régiment de Flandre, auxquels on avait donné l'ordre d'accourir en toute hâte, viennent d'arriver et campent sur les hauteurs de Sainte-Catherine, qu'ils vont couvrir par un retranchement.

— Bravo ! s'écrièrent tous les convives. Vive le Roi ! vive Monseigneur le Gouverneur ! vive le colonel de Tournefort ! à la santé des bataillons de Flandre.

— A celle de ces dames ! dit le comte de Grasse, en s'inclinant avec courtoisie.

Ce toast eut autant d'échos que de convives, le succès en fut prodigieux, et les vitres en tremblèrent.

Le colonel se leva alors, et d'une voix retentissante qui parvint à dominer le bruit :

« Permettez-moi, messieurs, de vous remercier pour ces dames, dit-il, et de vous apprendre en même temps le motif qui m'a porté à vous réunir chez moi à la veille de bien graves événements. »

La curiosité des assistants ainsi mise en jeu, le calme se rétablit comme par magie.

— « Nous sommes tout oreilles, dit le comte de Grasse. »

Isaure aussi écoutait avidement, le sein gonflé, et dans l'attente d'une communication qu'elle soupçonnait pouvoir l'intéresser beaucoup.

« Messieurs, reprit le colonel, vous êtes tous de parfaits gentilshommes, dignes héritiers de noms glorieux, et tous, vous m'avez fait l'honneur de me demander, presque en même temps, la main de demoiselle Isaure de Tournefort, ma petite-fille, ici présente.

— Et je renouvelle de vive voix et de toute l'ardeur de mon âme la demande que j'en ai faite par écrit, interrompit le comte de Grasse, qui ne pouvait détourner ses regards du charmant visage de la jeune fille.

— Moi aussi ! moi aussi ! s'écrièrent aussitôt tous les autres, pendant que la pauvre enfant, toute confuse de l'admiration enthousiaste dont elle était l'objet, cachait derrière son éventail la rougeur de son front.

— Comme il est impossible, messieurs, de vous satisfaire tous, reprit le colonel avec un léger sourire, et comme le choix me paraît difficile entre vous, veuillez écouter les conditions du concours chevaleresque que j'ai l'honneur de vous proposer. »

Tous les regards se fixèrent impatients et curieux sur l'orateur, qui reprit aussitôt :

« Celui d'entre vous, messieurs, qui aura rendu le plus de services à la patrie, qui se sera distingué davantage dans la guerre à outrance que nous allons soutenir contre le duc de Savoie, deviendra l'époux d'Isaure, sans que ses concurrents renoncent pour cela à la sainte amitié qui doit unir des frères d'armes.

— Et qui sera le juge des droits acquis par chacun des concurrents ? demanda M. de Chennerilles avec une certaine aigreur.

— Moi, messieurs, répondit fièrement le colonel, ou à mon défaut le vicomte de Lauris, mon cousin, si vous daignez vous en rapporter à notre appréciation et aux informations que je prendrai avec la plus grande impartialité.

— Et mademoiselle Isaure daigne-t-elle consentir à ces conditions ? » demanda le comte de Grasse en s'inclinant respectueusement devant elle.

La physionomie de la jeune fille, naturellement si mobile qu'elle changeait à tous moments d'expression, s'assombrit un instant, mais, élevée dans les principes les plus stricts du respect et de l'obéissance à ses parents :

« Monsieur, répondit-elle enfin d'une voix mal assurée et avec des larmes dans les yeux, mon grand-père a le droit de disposer de mon sort et je lui obéirai en toutes choses.

— Bien, mon enfant, bien, ma fille chérie, dit le colonel en la baisant au front.

— Mademoiselle Isaure, murmura bien bas le petit de Châteauneuf, qui se trouvait placé à côté de la jeune fille, et dont un éclair d'enthousiasme illumina le front, je me ferai tuer ou je remporterai le prix, je vous le jure. »

Une affection sincère et véritable est aisément communicative ; Isaure se sentit touchée de celle du vicomte de Châteauneuf, et, tournant vers lui son beau visage, si virginal et si candide, elle lui sourit doucement au milieu des larmes qu'elle avait peine à dissimuler ; puis, s'inclinant devant son grand-père, elle allait lui demander la permission de se retirer, lorsque celui-ci reprenant la parole :

« Messieurs, dit-il, je ne vous retiens plus, car nous aurons demain une rude besogne ; un mot encore cependant. Vous savez peut-être déjà que ma petite-fille aura cent mille francs de dot, et, comme elle est ma seule héritière, ma fortune lui reviendra en entier ; mais il faut en excepter cette belle argenterie que vous venez de voir figurer sur la table, puisque, à l'exemple de mon digne ami, le comte de Grignan, je vais l'envoyer dès demain à la monnaie royale, car la caisse est vide, messieurs, et l'argent, ce nerf de la guerre, nous est tout à fait indispensable pour mener à bonne fin notre patriotique entreprise.

— Voilà une grande et généreuse action, que je me ferai gloire d'imiter, colonel, dit le comte de Grasse ; dès demain ma vaisselle plate prendra le même chemin que la vôtre.

— Et la mienne aussi, s'écrièrent à la fois messieurs de Candole, de Chennerilles et d'Albertas.

— Je n'ai pas encore d'argenterie à moi appartenant, dit Châteauneuf, mais je possède plusieurs bijoux qui m'ont été légués par ma marraine, et c'est avec bonheur que j'en ferai le sacrifice à la patrie.

— Tous les miens lui seront aussi consacrés, dit Romée de Villeneuve (1).

— Bien, très-bien, jeunes gens, reprit Tournefort d'une voix émue, je reconnais là le noble sang qui coule dans vos veines; que tous nos gentils-hommes donnent ainsi l'exemple de la générosité et de la bravoure, et le pays sera sauvé!

Ils se séparèrent à ces mots et le colonel étant remonté dans son appartement, la tante et la nièce restèrent seules dans la salle.

Alors, mademoiselle Guillemette, s'approchant d'Isaure et la serrant dans ses bras :

« Ne pleure pas ainsi, mon trésor, lui dit-elle; l'idée est originale, j'en conviens; mais tous ces jeunes gens sont de noble race et de noble cœur, et quel que soit celui que la Providence te destine, je suis persuadée qu'il sera digne de toi.

— Mais moi, reprit Isaure, dont l'imagination était facilement accessible aux sentiments généreux, moi, qui resterais oisive et inutile pendant qu'ils feront des prodiges de bravoure! O chère tante, que ne puis-je, comme eux, combattre pour mon pays et mourir pour lui, s'il le faut!

— Ce n'est pas la destinée des femmes de porter le ravage et la mort dans les rangs ennemis, répondit Guillemette, après un instant de réflexion, et ne nous en plaignons pas, mon enfant. Aux hommes la valeur guerrière avec ses lauriers immortels; aux femmes le dévouement obscur avec le courage de la patience et de la charité! A eux la gloire de faire les blessures, à nous celle de les panser et de les guérir, et, sois-en sûre, mignonne, notre part est encore la plus belle. Aussi, si tu m'en crois, nous irons dès demain offrir nos services à monseigneur de Chalucet, qui a manifesté l'intention de transformer en ambulance la plus grande partie de son palais épiscopal. Nous nous ferons inscrire parmi les femmes pieuses qui doivent s'adjoindre aux sœurs de charité; ton grand-père a sacrifié l'argenterie des Tournefort, moi je viderai les armoires de la maison, et Dieu sait si elles sont pleines! et j'enverrai à l'ambulance tout ce beau linge dont j'ai filé moi-même une grande partie.

— Oh! que vous êtes bonne et que je vous aime! s'écria la jeune fille avec exaltation en se jetant toute émue dans les bras de sa tante.

(1) L'exemple du Gouverneur, qui, le premier, envoya toute sa vaisselle plate à la monnaie pour se procurer l'argent nécessaire, fut suivi par une foule de gentilshommes et de bourgeois provençaux, et bientôt les offrandes en vêtements, en linge et en denrées arrivèrent de toutes parts.

Elle pleurait encore, mais sa douleur était d'une nature élevée et féconde, de celles qui développent les qualités de l'âme et les richesses du cœur.

III

Travaux gigantesques. — L'ouvrier de Monseigneur de Chalucet. — Invasion de la Provence. — La route la plus courte. — Le livre de raison. — Le comte de Grasse. — Romée de Villeneuve. — Bataille de Faron.

Le lendemain, dès l'aube du jour, la ville de Toulon se transformait en un immense chantier, où travaillaient à l'envi des hommes de tout âge et de tout rang. Les femmes et les enfants eux-mêmes étaient employés à apporter des terres et à déblayer les décombres. Le bruissement des pelles et des pioches, le bruit des marteaux, le cri aigu des scies se mêlaient au cliquetis des armes, aux éclats de voix, aux gais refrains des Provençaux qui célébraient d'avance les exploits devenus le rêve de leur vive imagination.

Dans ce tableau plein de mouvement et de vie, au milieu de ces ouvriers animés d'une patriotique ardeur, de ces gentilshommes, de ces bourgeois, de ces officiers de terre et de mer, on remarquait le marquis de Chalmazel, commandant de la place, le colonel de Tournefort, messieurs de Grasse, d'Albertas, de Villeneuve, de Chennerilles, de Candole et de Châteauneuf et surtout le vénérable gouverneur, Adhémar de Monteil, comte de Grignan, infatigable malgré son grand âge, veillant à tout, s'occupant de tout et donnant à tous l'exemple de la plus généreuse ardeur. Tant d'efforts réunis firent des merveilles; les lignes défensives, les retranchements, les palissades s'élevèrent avec une si extraordinaire promptitude qu'on eût pu croire qu'une puissance surnaturelle les avait fait sortir de terre par enchantement. La ville, hors d'état au commencement de juillet de soutenir un siège de quarante-huit heures, était déjà, vers le 15, dans une situation rassurante, et lorsque le maréchal de Tessé vint examiner par lui-même l'état des lieux, un cri d'admiration s'échappa de ses lèvres à la vue de ces prodigieux efforts, et l'espérance entra dans son cœur.

Cependant mademoiselle Guillemette et sa charmante nièce, fidèles au plan charitable qu'elles avaient conçu, s'étaient présentées, dès le 4 juillet, au palais épiscopal, suivies de Jeanneton et de plusieurs laquais, portant des corbeilles pleines de linge et de médicaments. Monseigneur de Chalucet, charmé de leur concours, les avait reçues avec la plus grande bienveillance et le plus aimable empressement; plusieurs dames de la ville étant venues s'adjoindre à elles, il se forma dès lors à l'évêché un véritable ouvrier, où l'on confectionnait des draps, des chemises, des bandes, de la charpie et tout ce qui pouvait être utile à des malades et à des blessés; et, chose digne

de remarque, on causait peu et l'on travaillait beaucoup dans cette réunion féminine, tant les circonstances étaient graves et les cœurs animés de sentiments généreux.

Vers l'entrée de la nuit, le colonel de Tournefort venait d'ordinaire chercher sa sœur et sa petite-fille à l'évêché, et, tout en les reconduisant à leur demeure, et en prenant avec elles un frugal repas, il leur racontait les événements du jour et leur faisait part de ses craintes et de ses espérances. C'est ainsi que ces dames apprirent que, dès le 10 juillet, l'armée du duc de Savoie, soutenue par la flotte de l'amiral Showel, mouillée à l'embouchure du Var, entre Nice et Antibes, avait passé le fleuve sur plusieurs points, sans que le général de Saily, qui n'avait sous ses ordres qu'un nombre insuffisant de troupes régulières et les milices de Grasse et de Saint-Paul, eût osé lui disputer le passage, et que l'ennemi ayant d'abord campé à Saint-Laurent, Cannes, Antibes et Fréjus, s'avancait vers Toulon, pillant sur son passage les églises et les maisons particulières, incendiant les villages et frappant partout d'énormes contributions.

« Que Dieu nous vienne en aide ! » s'écria Guillemette toute tremblante, en pressant sa nièce sur son cœur, comme pour la préserver des périls que son imagination lui faisait appréhender.

Presque au même instant un coup de marteau retentit dans le vestibule et un domestique, ayant ouvert la porte, vint annoncer au colonel que le vicomte de Châteauneuf demandait à lui parler, ayant quelque chose de très-pressé et de très-important à lui dire.

« Conduisez-le à mon cabinet, dit le vieillard.

— Eh bien ! vicomte, quelle nouvelle m'apportez-vous ? demanda-t-il au jeune homme, dès qu'il se trouva seul avec lui.

— Est-il vrai, mon colonel, que le maréchal de Tessé, ennuyé de ne point recevoir d'ordres précis de la cour, et sollicité par le comte de Grignan, vient enfin de donner l'ordre à sa première division de se rendre à Toulon à marches forcées en suivant la route de Riez, Barjols, Brignolles et Cuers, où il n'est que trop à craindre qu'elle ne rencontre les troupes très-supérieures de l'armée ennemie ?

— C'est l'exacte vérité, répondit M. de Tournefort, et il est bien à regretter que le Maréchal n'ait pas pris plus tôt cette importante décision, car, ainsi que l'a observé le gouverneur et que nous le comprenons comme lui, le camp retranché sous Toulon n'étant pas actuellement garni de troupes, la victoire appartiendra au premier occupant.

— Et pourquoi ne serait-ce pas aux soldats français ? reprit Châteauneuf, dont les yeux brillèrent d'un singulier éclat.

— Parce que la route de Saint-Maximin, Saint-Zacharie, le Beausset et Ollioules est plus longue encore que la première, et qu'il faut prendre l'une ou l'autre.

— Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez, Monsieur, il y en a une troisième, plus courte ; j'ai été souvent en Dauphiné pour voir mon grand-père maternel, et j'en suis revenu deux fois à pied, mon fusil sur l'épaule, en allant de Riez jusqu'à Tavernes, ensuite à Toulon à travers les montagnes, en passant par la Roquebussane et la Chartreuse de Montrieux.

Le colonel se frappa le front, un éclair de joie illumina son visage.

« Mes cartes ! s'écria-t-il, où sont mes cartes ? »

Il les saisit d'une main tremblante d'émotion, et les étendant sur la table :

« Ventre saint-gris ! c'est le salut que vous me faites entrevoir ! s'écria-t-il avec transport. Oui, cette route est plus courte, beaucoup plus courte, mon ami. »

Puis, se calmant tout à coup et d'une voix attristée :

« Praticable pour un chasseur jeune et alerte comme vous, sera-t-elle facile pour une armée ? dit-il.

— Facile, non sans doute ; mais possible, j'en réponds, répondit Châteauneuf d'un ton ferme.

— Eh bien ! suivez-moi chez le gouverneur, et que Dieu vous bénisse ! s'écria-t-il.

Ils sortirent aussitôt, le vieillard d'un pas lesté et presque juvénile ; le jeune homme plus lentement et comme à regret, car il venait d'apercevoir le charmant visage d'Isaure à travers les jalousies entrebâillées d'une fenêtre du salon.

« Qu'y a-t-il de nouveau, mon cher grand-père, et pourquoi êtes-vous sorti avec M. de Châteauneuf ? dit une douce voix à l'instant où le colonel rentrait chez lui à onze heures du soir.

— Rien que je puisse te dire, ma fille, répondit le vieillard d'un ton joyeux ; qu'il te suffise de savoir, si cela t'intéresse, que le petit de Châteauneuf vient de rendre à son pays un service signalé, et que je suis content de lui. »

Se retirant aussitôt après dans son cabinet de travail, le vieillard en referma soigneusement la porte, se recueillit un instant, prit dans un des tiroirs de son bureau un grand livre relié en maroquin rouge, sur lequel étaient gravées ses armoiries, et y traça rapidement plusieurs pages.

Cet in-folio, que le colonel tenait de ses aïeux, était le *Livre de raison* des Tournefort, dans lequel le chef de la famille avait l'habitude, comme c'était l'usage en Provence, de mentionner les principaux événements de sa vie (1). Et, pendant que le vieillard l'enrichissait de documents pré-

(1) Ce livre, quand il était bien tenu, dit M. de Ribbe, se divisait d'ordinaire en deux parties.

Dans la première on marquait la généalogie, qui était consacrée à la mémoire des aïeux, l'histoire et l'état civil de la famille, les naissances, les mariages, les décès, les conseils et recommandations adressés aux enfants : quelquefois les faits un peu importants qui s'étaient passés dans la localité, la province ou

cieux, Isaure, à genoux dans sa chambre et le cœur épanoui sans trop savoir pourquoi, élevait vers le ciel son âme tendre et pure.

Le 22, dans l'après-midi, le son des fanfares guerrières retentit tout à coup sur la route de la Valette, et mille acclamations joyeuses y répondirent à la fois de la ville et des remparts.

Le comte de Grignan monta à cheval, et, le front rayonnant de bonheur, vint se placer en avant de la porte Saint-Lazare pour recevoir le général de Goësbriant, qui arrivait du Dauphiné avec sa division, bannière en tête et enseignes déployées, par les chemins que Châteauneuf avait indiqués au gouverneur.

Les habitants de la ville, les marins et les soldats de la garnison accoururent à leur rencontre avec des transports de joie et des cris d'allégresse, et les dames de l'ouvrage, parmi lesquelles on remarquait beaucoup mademoiselle Guillemette de Tournefort et sa charmante nièce, vinrent acclamer les nouveaux venus.

Peu de temps après, grâce à la fermeté du gouverneur, qui dut lutter énergiquement contre les tergiversations du ministère de la guerre, la division du général, comte Dillon, arrivait à son tour par le même chemin et prenait possession du camp de Sainte-Anne.

Cependant le duc de Savoie, qui croyait avoir six jours d'avance sur l'armée du Dauphiné, demeura frappé de stupeur quand il apprit son arrivée à Toulon, ne concevant pas comment elle avait pu passer inaperçue, puisque, d'après ses ordres, les hussards de Brandebourg avaient constamment éclairé les routes. Il assembla son conseil, où siégeaient seize princes allemands, l'amiral anglais et plusieurs généraux de l'empire.

Le prince Eugène fut d'avis que, ne pouvant plus surprendre la ville, il était plus sage de ne pas l'attaquer; les princes de Hesse et de Wurtemberg pensaient comme lui; mais le duc de Savoie, qui avait écrit à la reine d'Angleterre qu'il s'emparerait de Toulon ou qu'il périrait au siège, ne put se résoudre à renoncer à une entreprise dont il s'était promis tant de profit et de gloire; et, son opinion ayant prévalu, le signal de débarquer le matériel de siège fut donné aussitôt.

Pendant ce temps on prenait à Toulon les dernières dispositions de défense. La ville était abondamment approvisionnée de vivres et de munitions, les arbres coupés sur les routes pour découvrir au loin les mouvements de l'ennemi; l'on plaçait des barriques pleines d'eau devant chaque maison, pour éteindre le feu au besoin, tandis

que Victor-Amédée, arrivé à La Valette, s'y re-tranchait fortement, surtout du côté de la mer. Il attaqua ensuite le fort de Sainte-Catherine et s'en rendit maître après trois jours de combat, grâce au grand nombre de ses troupes.

Ce fut alors que commença pour la pauvre Isaure une série de journées d'angoisse et de nuits sans sommeil. Le premier blessé qu'elle aperçut fut le comte de Grasse, dont une balle avait traversé la poitrine; elle se trouva sur son passage, comme on le portait à l'ambulance, et elle ne put retenir un cri de douleur et d'effroi.

« Adieu, mademoiselle, lui dit-il d'une voix faible, priez pour le salut de mon âme, et souvenez-vous quelquefois de celui qui meurt à cause de vous peut-être!

— Oh! c'est affreux! s'écria-t-elle; ne mourez point, je vous en conjure! »

Mais le pauvre comte ne l'entendait déjà plus; l'effort qu'il venait de faire avait épuisé le reste de ses forces, et il était évanoui.

« Ici, dans cette chambre, déposez-le sur un lit, dit mademoiselle Guillemette aux porteurs, aidant sœur Thérèse à donner au comte les premiers secours, en attendant l'arrivée du chirurgien. Quant à la pauvre Isaure, qui n'avait jamais soigné ni blessé ni malade, et à qui le courage manqua dans cette circonstance, elle se laissa tomber sur une chaise en pleurant à chaudes larmes.

— Il va donc mourir, pensait-elle, et peut-être à cause de moi! il vient de le dire! »

Cette pensée déchirait son jeune cœur, non qu'elle eût pour ce prétendant une affection particulière, il l'effrayait même un peu par son âge et sa figure; mais elle l'avait vu naguère si plein d'ardeur et d'enthousiasme, il s'était montré à son égard si plein de courtoisie et d'amour, qu'une affreuse douleur s'empara de son âme, l'angoisse lui serra la gorge et son front se baigna d'une sueur froide. Peut-être il en eût été de même pour chacun de ceux qui avaient aspiré à sa main, mais dans ce moment d'exaltation le comte lui paraissait supérieur à ses concurrents, et, tout en priant le ciel de le rendre à la santé, elle se faisait d'amers reproches, craignant d'être pour quelque chose dans la mort d'un si galant homme.

Comme la jeune fille, immobile sur son siège, l'œil fixe, la poitrine oppressée, se livrait à ses pensées, la supérieure des Sœurs hospitalières passa près d'elle. C'était une sainte fille, vieillie dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

« Eh quoi! mon enfant, lui dit-elle avec douceur, vous pleurez quand il faut agir? où est votre courage? où est votre charité? Si vous ne vous sentez pas encore la force de voir des plaies et de panser des blessures, rendez-vous à la cuisine, où la sœur Gertrude vous occupera à préparer les tisanes et à faire des cataplasmes. »

La jeune fille obéit aussitôt et trouva du

l'État, auxquels on avait été mêlé ou dont on avait été témoin.

La deuxième partie était réservée au patriotisme, aux affaires d'administration, etc. (Voir le livre intitulé: *les familles et la société en Provence*, par Charles de Ribbe.

moins dans ces occupations peu relevées, mais utiles, un dérivatif à sa douleur, car le travail du corps adoucit les peines de l'esprit, et, en faisant du bien aux autres, on s'en fait à soi-même.

A l'entrée de la nuit le colonel de Tournefort la rejoignit à l'évêché; il était triste, mais non abattu.

« Ce premier succès des ennemis doit leur coûter cher, dit-il; ils ont un grand nombre de morts et de blessés, et parmi ces derniers le prince de Hesse, dont la vie est en péril.

— Hélas! répondit Guillemette, qui apportait en toute circonstance la compassion naturelle aux cœurs éprouvés par la souffrance, ils pourraient en dire autant des Français; il y a tant de besogne aux hôpitaux et aux ambulances que nous pouvons à peine y suffire. Emmenez Isaure, mon frère, à son âge on a besoin de sommeil; quant à moi, je passerai la nuit ici.

— Comment va monsieur le comte de Grasse? demanda timidement la jeune fille.

— Il vient de recevoir les derniers sacrements avec beaucoup de piété et de résignation, répondit mademoiselle de Tournefort, et le chirurgien assure qu'il ne passera pas la nuit, ajouta-t-elle en essuyant une larme.

— Heureux ceux qui, passant ainsi de la gloire terrestre à la gloire immortelle, vont se reposer dans le Seigneur, dit gravement le colonel. Viens avec moi, ma fille, puisque ta bonne tante est nécessaire ici. »

Après un court repas, préparé à la hâte, le vieillard et la jeune fille se souhaitèrent le bonsoir; mais ni l'un ni l'autre ne dormirent d'un sommeil paisible; Tournefort pensait aux moyens de réparer l'échec de la prise du fort Sainte-Catherine; Isaure priaït pour les vivants et pour les morts, et surtout pour le comte de Grasse, dont le pâle visage avait fait sur elle une forte impression.

Les jours suivants le duc de Savoie tenta vainement de s'emparer du camp de Sainte-Anne, en faisant filer ses troupes par le vallon de Favière, pour gagner Dardennes et déboucher par la gorge St-Antoine. Repoussé sur tous les points, il se décida à s'établir plus solidement à Sainte-Catherine, dans le but de réduire Toulon sans risquer une attaque de vive force, mais en détruisant les maisons. Il commença donc de grands travaux, se fortifia dans ses retranchements et éleva des batteries, dont il dirigea le feu contre les murs de la ville. Les assiégés, de leur côté, ne demeuraient point oisifs; ils terrassaient leurs murailles, dressaient aussi des batteries et faisaient pendant la nuit des sorties audacieuses, au moyen desquelles ils bouleversaient ou détruisaient les ouvrages ennemis, enclouant les canons, brisant les affûts et leur faisant souvent éprouver des pertes cruelles. C'est dans une de ces expéditions nocturnes que fut tué Romée de Villeneuve, dont le courage héroïque avait excité

l'admiration de ses chefs et de ses camarades. Son corps mutilé fut rapporté dans la ville et y reçut les honneurs de la sépulture, au milieu des regrets et des larmes. La belle Isaure le pleura devant Dieu, comme elle avait pleuré le comte de Grasse, et pria avec ferveur pour le salut de son âme.

Cependant le canon des ennemis faisait déjà de si grands ravages dans la ville que les chefs furent tous d'avis qu'il fallait jouer le sort de la place dans une partie décisive, plutôt que de risquer de la laisser réduire en un amas de décombres.

« Il nous faut refouler le duc de Savoie hors de ses positions, détruire ses travaux, ou succomber glorieusement en les attaquant, » avait dit le gouverneur.

Dans la nuit du 15 août, jour béni où l'on célébra avec plus de dévotion que jamais la fête de la sainte Vierge, une pluie abondante inonda la campagne et ralentit l'ardeur des canonnières piémontaises, qui demeuraient oisifs près de leurs pièces. Ce soir les femmes et les enfants de Toulon se couchèrent plus tranquilles, craignant moins de sentir leurs maisons renversées pendant leur sommeil; mais la milice bourgeoise gardait l'intérieur de la place et plusieurs régiments veillaient à l'extérieur.

Tout à coup un grand mouvement s'opéra parmi les troupes, du camp de Sainte-Anne au quartier général: les soldats courent à leurs postes, les bataillons se forment en silence, et, comme une heure du matin sonnait à la grande horloge, quatorze mille hommes de différentes armes, composant toute l'armée disponible, et auxquels s'étaient joints grand nombre de bourgeois et d'ouvriers, sortirent du camp en silence, s'avancant sur trois colonnes, commandées par le maréchal lui-même, jusqu'au pied des hauteurs de Sainte-Catherine, tandis qu'une quatrième colonne, sous les ordres du général Dillon, partie secrètement plusieurs heures à l'avance, enlevait la redoute établie par l'ennemi sur la crête de la montagne de Faron et annonçait ce succès par trois fusées volantes. A ce signal, toute l'armée française s'ébranle en même temps et la bataille s'engage.

La colonne de gauche surprend quatre bataillons piémontais et les défait complètement; celle de droite, prenant en flanc l'ennemi, retranché dans ses parallèles, le met promptement en fuite, et la colonne du centre, se précipitant vers Sainte-Catherine, renverse tout ce qui s'oppose à son passage et s'empare de la Chapelle. En vain les troupes alliées accourent-elles de toute part pour reprendre ce poste important; les principales batteries étaient déjà au pouvoir des nôtres. Ils en dirigent les pièces sur les Savoyards, qui s'enfuient à la débânde, jonchant le sol de morts et de blessés. En vain le duc de Savoie et les généraux sous ses ordres se présentent-ils pour

arrêter les fuyards et les ramener au combat, l'attitude des soldats français leur paraît si terrible, le canon du vaisseau le *Tonnant*, embossé dans le port, et celui des remparts leur faisaient éprouver de telles pertes que ne pouvant parvenir à reformer leurs troupes, ils se retirèrent eux-mêmes, après avoir vu leurs batteries démontées et leurs retranchements détruits.

Ainsi se termina, à trois heures de l'après-midi, cette bataille de Faron qui coûtait plus de quatre mille hommes à l'armée des alliées et les mettait dans l'impossibilité de reprendre de longtemps l'offensive. Jour à jamais mémorable pour la Ville de Toulon, jour de triomphe et d'honneur, mais aussi de douleurs et de larmes ! car, de tous ces braves gens qui venaient de se couvrir de gloire, douze cents manquaient à l'appel, douze cents qui ne devaient plus revoir leurs foyers, embrasser leurs femmes et leurs enfants. D'autres étaient dangereusement blessés, et de ce nombre se trouvait le colonel de Tournefort, qui, après avoir déployé pendant le combat un sang-froid et une intrépidité admirables ; après être resté, comme son digne ami, le comte de Grignan, dix heures à cheval et avoir montré, comme lui, un dévouement sans bornes à la cause de la patrie, avait été atteint et renversé par un des derniers projectiles lancés par l'ennemi.

IV

Le *Te Deum*. — Le comte de Grignan chez Tournefort. — Roger de Châteauneuf. — Le bombardement. — Une belle mort.

La nuit était venue, une de ces belles nuits d'été, claires et sereines comme le plus beau jour. La ville entière retentissait de chants d'allégresse et les églises étaient pleines de pieux chrétiens qui remerciaient le ciel par un *Te Deum* solennel. Mais, hélas ! ni Guillemette ni sa nièce ne pouvaient prendre part à l'allégresse publique, car l'état du colonel, qu'on leur avait rapporté sur un brancard, leur donnait de vives inquiétudes. Lui cependant, calme et ferme au milieu de ses souffrances, les supportait avec le courage d'un soldat et la résignation d'un chrétien.

« Qu'importe, disait-il, qu'un vieux bonhomme comme moi ait à rendre ses comptes à Dieu quelques années plus tôt ou plus tard, pourvu que la patrie soit sauvée ! Et elle le sera, j'en suis sûr maintenant, car, si l'invasion des alliés en Provence était menaçante pour la France entière, la bataille de Faron a frappé au cœur leur brillante armée, dont les restes impuissants ne tarderont pas à évacuer le sol français. »

Une chose le préoccupait cependant ; il aurait voulu connaître le sort de Messieurs de Châteauneuf, de Candole et de Chennerilles ; quant au marquis d'Albertas, il avait été tué près de lui au plus fort du combat ; mais en vain demanda-t-il

des nouvelles des trois jeunes hommes au chirurgien qui vint le panser et aux officiers qui le visitèrent, tout ce qu'on savait d'eux c'est qu'ils n'étaient pas rentrés dans la ville. Cependant, comme beaucoup de blessés gisaient encore sur le champ de bataille, on pouvait espérer qu'ils seraient du nombre.

Deux jours s'écoulèrent, pendant lesquels l'armée ennemie, effrayée de sa défaite, demeura immobile à la Valette et au pont de l'Égoutier, où quelques batteries lui restaient encore. Le gouverneur profita de cet instant de répit pour visiter son ami Tournefort.

« Si la croix de Saint-Louis ne brillait pas déjà sur ta noble poitrine, lui dit-il en lui serrant la main, avec quel bonheur je l'y attacherais moi-même ! Honneur à toi, mon brave camarade, qui, à la sagesse et à l'expérience du vieillard, as joint la bouillante ardeur du plus vaillant guerrier dans la fleur de l'âge.

— Merci, Adhémair, répondit le colonel d'une voix émue, merci, mon ami ; nulle approbation ne saurait me toucher plus que la vôtre, car personne au monde ne saurait se connaître mieux en talents et en bravoure. Conseillez au Maréchal de poursuivre ses avantages et de ne point laisser au duc de Savoie le temps de réparer ses pertes.

— C'est aussi mon avis et je l'ai déjà donné, répondit le gouverneur, mais la manière évasive dont monsieur de Tessé m'a répondu, me fait craindre qu'il ne se croie obligé à de grands ménagements envers le beau-père du nouveau roi d'Espagne. Et maintenant adieu, mon bon et brave camarade, tu dois avoir besoin de repos, mais guéris-toi au plus vite, car ton concours nous est encore nécessaire. »

A peine le gouverneur était-il remonté dans son carrosse, qu'Hubert vint demander à son maître s'il voulait recevoir monsieur de Châteauneuf.

« De tout mon cœur, s'écria le colonel, dont un rayon de joie illumina le visage ; qu'il vienne au plus vite, ce brave garçon. »

Le jeune vicomte fut introduit dans la chambre de M. de Tournefort ; il était pâle et défait, et portait un bras en écharpe.

« Que vous est-il arrivé ? s'écria le vieillard, vous n'êtes pas blessé grièvement, j'espère ? »

— Assez pour m'être trouvé dans l'impossibilité de regagner la ville le jour de la bataille, répondit Châteauneuf ; une balle, me traversant le bras droit, me forçait à lâcher les rênes à l'instant où mon cheval, atteint lui-même en pleine poitrine, me jetait à la renverse, privé de sentiment ; c'est dans ce piteux état que j'ai été relevé et amené hier soir à l'hôpital.

— Où vous devriez être encore, mon jeune ami, interrompit le colonel.

— Que je viens de quitter pour avoir l'honneur de vous voir, et où j'ai promis aux bonnes Sœurs de retourner bientôt. »

La belle Isaure entra en ce moment dans la chambre de son grand-père.

« Blessé ! vous aussi ! s'écria-t-elle en pâlisant ; mon Dieu ! tous ceux auxquels je m'intéresse ! »

— Voilà des paroles qui me font oublier toutes mes souffrances, répondit le jeune homme en s'inclinant ; que vous êtes bonne, mademoiselle ! »

Comme il prononçait ces mots, un bruit épouvantable se fit entendre, et le fracas fut tel que les murs de la maison en parurent ébranlés.

« Qu'arrive-t-il, mon Dieu ! s'écria la jeune fille, palpitante d'effroi. »

Au même instant, mademoiselle Guillemette se précipitait tremblante dans la chambre de son frère, qui tressaillait lui-même dans son lit.

« Tout est perdu, dit Guillemette, en se laissant tomber sur une chaise, la ville entière est renversée sans doute. »

— Rassurez-vous, Mademoiselle, dit Châteauneuf, qui avait ouvert une fenêtre et regardait sur le cours, une maison voisine vient en effet d'être atteinte par une bombe, mais celle-ci n'est pas touchée ; je sais d'ailleurs que les mesures les plus sages ont été prises pour éviter le plus de malheurs possible.

— Que savez-vous ? s'écria impétueusement le colonel, l'ennemi veut donc bombarder la ville !

— Ce n'est que trop probable, répondit le jeune homme, car c'est la seule ressource qui lui reste, et malheureusement le triste état du château de Sainte-Marguerite et du fort Saint-Louis (!)

(1) L'un et l'autre, attaqués dès le 6 août, avaient été à moitié détruits et abandonnés par les Français après une résistance glorieuse. M. de Grenonville, qui commandait à Sainte-Marguerite, et à la bravoure duquel le duc de Savoie lui-même paya un juste tribut d'éloges, ne se rendit que manquant d'eau et de munitions ; le capitaine Dailion et M. Cauvières de Saint-Philippe, lieutenant de frégate, n'abandonnèrent le fort Saint-

laisse maintenant à la flotte anglaise la possibilité de débarquer le reste de ses munitions de siège et de prendre part à l'attaque. Le danger serait donc redoutable sans la sagesse des chefs et le courage des Toulonnais, qui se sont organisés d'eux-mêmes en *escouades de bon secours*, toujours prêts à se porter sur les lieux menacés et à enlever les batteries établies par l'ennemi le long de la côte ; de plus, ils en construisent eux-mêmes une nouvelle sur la hauteur de la Malue, où l'on traîne déjà des pièces de trente-six, qui, placées sous le commandement du capitaine de vaisseau de Court de Bruyères, forceront bientôt les galiotes anglaises à gagner le large.

« Dieu le veuille ! dit Guillemette. En attendant, mon cher frère, vous allez vous reposer, s'il vous plaît, car toutes ces émotions vous ont terriblement agité. Quant à vous, Monsieur le vicomte, votre chaise et vos porteurs sont dans l'antichambre ; quand je suis entrée, ils vous réclamaient déjà pour vous reconduire à l'hôpital. »

M. de Châteauneuf prit alors congé de ces dames en leur demandant la permission de revenir bientôt s'informer de la santé du colonel.

« Et me donner des nouvelles des affaires publiques, lui dit celui-ci d'une voix faible. »

— Je n'aurai garde d'y manquer, Monsieur, répondit le jeune homme en s'éloignant à regret. »

Guillemette présenta ensuite un bouillon à son frère, ferma soigneusement les volets de ses fenêtres, moins encore pour diminuer l'éclat du jour que pour amortir, autant que possible, le bruit des obus et des bombes qui troublait son repos et excitait son courroux ; puis elle s'assit aux pieds du lit en récitant son chapelet.

(A suivre.) COMTESSE DE LA ROCHEFFE.

Louis, pour se retirer à la Grosse-Tour, que lorsque le donjon fut renversé et le fort lui-même entièrement criblé de boulets.

LE VAL SAINT-JEAN

(SUITE)

MADAME DE VALRAY A SON FRÈRE

Le Caire, novembre 18...

Cher Gontran,

Ce n'est qu'au retour d'un long voyage jusqu'aux premières cataractes, que j'ai trouvé tes chères lettres toutes remplies d'événements si imprévus : mariage avec mademoiselle de Rymbault, j'en bénissais le ciel ; renonciation à cet

avenir que j'ambitionnais pour toi, réconciliation avec Blanche, projets de mariage avec elle.. Voilà où j'en suis de ton roman.

Mon cher, mon bien-aimé frère, s'il en est temps encore, sois homme, sois ferme contre toi-même et contre une folle passion ; n'épouse pas cette jeune fille dont le caractère, les goûts, l'incurable frivolité sont une cruelle menace pour ton avenir ; il t'en coûtera un peu de tristesse,

d'alanguissement, des regrets, des larmes peut-être, mais la raison ne l'emportera-t-elle pas sur un sentiment que rien ne justifie, qui n'a été qu'un emportement vers ce qu'il y a de plus fugitif ici-bas, la beauté de vingt ans? Si, dans six ans, tu revoyais Blanche telle que le monde l'aura faite, tu serais surpris qu'elle eût pu occuper ta pensée, et que pour elle tu eusses renoncé à celle qui serait une si digne épouse, une si sainte mère. Songes-y donc! tout ce qui t'enchanté en elle pourrait bien te devenir odieux: ces grâces coquettes t'offusqueront; ce besoin de plaire à tous t'offensera; ce goût de la toilette te paraîtra ce qu'il est en vérité, bas et insupportable; cette incapacité de rester chez soi te fera fuir à ton tour ta maison; cet amour des fêtes attristera, assombrira ton âge mûr. Et tes enfants, si Dieu t'en donne, que deviendront-ils dans ces mains incapables et frivoles? Réfléchis, cher ami; ne risque pas ta vie entière sur une carte, et souffre que je te le dise, moi qui t'aime si sincèrement, la fougue de ta passion pour Blanche n'est digne ni de ton esprit élevé, ni de la beauté de ton âme. Tu as des trésors dans le cœur, mon pauvre Gontran, et tu irais les jeter aux pieds de cette poupée!

Mais si l'événement est accompli, si tu es marié au moment où cette lettre t'arrivera, n'y vois qu'une chose, ma maternelle et fraternelle affection, et alors tire de ta position le meilleur parti possible; ne lâche pas les rênes; conduis cette enfant, qu'elle reconnaisse en toi un guide, un protecteur (je n'ose dire un maître)!

Adieu! Ai-je besoin de dire avec quelle impatience j'attends de tes nouvelles?

MARGUERITE.

Nous passerons l'hiver au Caire, et j'espère, au printemps prochain, ramener mon fils dans son pays et dans sa famille.

GONTRAN A SA SŒUR.

Paris, février 18...

Ma bonne Marguerite,

Te figures-tu la surprise d'un homme à qui on enverrait un paletot fourré de martre pendant la canicule? C'est là l'effet que ta lettre, ta chère lettre m'a produit. Tu prévois pour moi les rigueurs des plus âpres frimas, grêle, glaçons et neige, et je vis dans un printemps enchanté: le ciel est bleu, le soleil doux, l'air enbaumé, le sentier est facile, les oiseaux gazouillent dans les haies, enfin, et sans figure, je suis heureux. Je ne sais ce que sont devenues mes sinistres prévisions, dont les tennes n'étaient, à tout prendre, qu'un écho fidèle: Blanche devait être le tourment de ma vie, elle en est la joie; nous devons être divisés sur tous les points, nous sommes toujours d'accord; Paris devait être une suite non interrompue de soucis pour ton frère, nous y vivons tranquilles et serrés l'un contre l'autre comme des oiseaux dans le nid: enfin tous les

maux que je redoutais se sont tournés en biens, la malédiction est devenue bénédiction, et je ne vois pas trop pourquoi l'avenir ne serait pas conforme aux jours présents. Je n'aimerais pas Blanche moins que je ne l'aime, notre position extérieure ne changera point, notre vie intérieure, si Dieu nous accorde des enfants, ne pourra que devenir plus intime et plus tendre, et je vois l'avenir si radieux et si prospère que l'escadron des noirs présages ne tient pas devant lui. Effet de la lune de miel, diras-tu? Non, Marguerite; déjà cinq fois la lune a suivi son cours et je n'ai pas encore vu de désenchantement. Je connais mieux Blanche; je ne faisais autrefois qu'entrevoir un coin de son caractère, mais je n'avais pas pénétré dans son cœur si chaud et si bon. Elle m'aime, cette pauvre chère enfant, elle m'aime, depuis qu'elle m'a comparé. Cet homme qui a voulu l'épouser, qui l'a marchandée, qui l'a quittée à propos d'une question de contrat, a singulièrement servi mes intérêts: quel repoussoir que ce monsieur-là! et comme ton frère, dans la simplicité et la constance de son amour, a gagné à cette comparaison! Blanche s'est donc attachée à moi, depuis nos secondes fiançailles, plus que je ne l'aurais osé espérer jadis: l'enfant est devenue femme; sa grâce pétulante s'est adoucie, elle cherche moins à plaire à tous qu'à en aimer un seul; elle m'écoute, elle me comprend, et durant notre délicieux voyage de noces, elle a été la plus charmante des compagnes et le plus gai des camarades. Tu sais, car je t'ai écrit souvent, que nous n'avons pas entrepris le voyage de noces ordinaire, nous n'avons pas visité le Rhin, le Rhin allemand, ni la superbe Italie, ni l'Ecosse, ni le Tyrol, ni la Suisse; nous nous sommes tout bonnement promenés en France. La Touraine, la Creuse, l'Auvergne, les Vosges ont eu notre visite, et nous nous sommes étonnés qu'on allât chercher si loin des émotions et des plaisirs qu'on peut trouver chez soi, dans son cher pays, la douce France, comme disaient les troubadours. Oui, Blanche a été charmante en voyage; je t'assure que j'ai fait là sa connaissance, et elle est très-bonne à connaître: elle a l'humeur la plus facile, tout lui plaît, tout l'amuse, rien ne lui fait peur; nous avons eu un accident en chemin, elle a été brave comme un petit lion; nous avons logé dans d'affreuses auberges où l'on couchait une nuit pour être plus près du beau paysage qu'on devait admirer le lendemain, elle avait des rires de pensionnaire à propos de tout; elle a gravi les monts basaltiques de l'Auvergne, légère comme le chamois et gracieuse comme lui; nous avons admiré ensemble les sites sublimes et les vieux monuments; elle rapporte tout un album de souvenirs, et chaque petite fleur, cueillie à Chenonceaux, à Aubusson, dans une prairie baignée par la Creuse, au Val-d'Ajol, est une page de notre histoire intime, une relique de ce pèlerinage vers les pays enchantés. Et nous voilà

revenus à Paris (pourquoi donc ai-je tant redouté Paris?), et j'y suis plus heureux que jamais. Je vois ma Blanche dans le cadre où elle doit vivre : elle agit, elle range, elle combine, elle joue à la maîtresse de maison avec le sérieux d'un enfant; sous ses petits doigts toute chose prend de la grâce, et comme elle dit dans son petit argot moderne, du cachet. Notre appartement est bien situé et il a une physionomie aimable. Nous ne voyons personne, mais nous nous promenons, je montre Paris à ma chère compagne : elle n'en connaissait que les boutiques, elle apprend les musées et les monuments, puis, au retour de nos excursions, nous dinons au restaurant, ce qui amuse Blanche. Quand nous restons chez nous, nous lisons; malheureusement, elle n'a pas encore le goût des lectures sérieuses, elle s'est profondément endormie sur un bel article de Sainte-Beuve, un chef-d'œuvre de critique (il s'agissait du Maréchal de Saxe); il lui faut des romans, j'en lis pour elle, mais à mon corps défendant. Quelles pauvretés!

Madame Lanfrand n'est pas avec nous, elle vend ses propriétés et ne reviendra qu'après ses affaires terminées. J'avoue que sa présence future est un point noir à l'horizon. Pour me rassurer, je me dis que Blanche a échappé à cette influence délétère, elle est mienne, et je crois que j'exerce quelque influence sur son âme. Reviens, Marguerite, reviens pour voir ton frère heureux et pour aimer cette chère enfant que nous avons bien un peu méconnue : ma vie entière sera consacrée à lui faire réparation. Elle m'appelle : nous allons faire une excursion de touriste à la Sainte-Chapelle, et nous dînerons quelque part au quartier latin, comme des étudiants.

Ton frère qui t'embrasse.
GONTRAN.

JOURNAL DE CHRISTINE.

Val Saint-Jean, mars 18...

Jusqu'ici, dans ma vie paisible à Orléans, dans ma vie plus agitée auprès de mon cher grand-père, jamais je n'avais conçu la pensée de retracer pour moi-même mes idées et mes sentiments; mais il y a en mon âme un trop-plein de chagrin qui déborde, dont je ne veux ni affliger ni inquiéter Henriette, et que je verse sur ce papier, car j'ai besoin de dire à quelque chose que je suis triste, que je suis déraisonnable, et que je m'attends de secours que du temps et de Dieu.

Mais Dieu, fille insensée, ne devrait-il pas te suffire! Que n'a-t-il pas fait pour toi, et que ne t'a-t-il pas donné? L'enfance la plus douce, les exemples les meilleurs, l'affection la plus tendre, voilà pour la première partie de mon existence; à l'âge où l'âme doit s'exercer aux vertus, il m'a envoyé un devoir saint et difficile, mais que de secours, que de bonnes inspirations, que de pensées consolantes il m'a accordées pendant ces

jours passés auprès de mon aïeul! Soutenu de Dieu, j'ai subi l'épreuve presque sans la sentir : après quelques mois de mélancolie, la pauvreté m'a trouvée joyeuse, le travail me charmait, et la certitude que, délaissé du monde, mon cher général se rapprochait du bon Dieu, consolait, adoucissait, aplanissait toutes les aspérités. Plût au Ciel qu'aucune autre espérance ne fût venue occuper mon cœur! Plût au Ciel qu'aucune apparition terrestre n'eût traversé le sentier paisible, et qu'une parole humaine, c'est-à-dire décevante, ne m'eût pas dit tout bas : — Tu auras un foyer, une famille, tu seras la consolation d'un cœur éprouvé, il veut que tu le fasses croire en Dieu par ta foi et ta fidélité! — Et j'ai cru, j'ai accédé à ces chimères, qui captivaient aussi mon pauvre vieux général : j'ai eu quelques jours de complète illusion, mais des jours devraient-ils dépouiller la vie entière de toute fleur et de tout rayon? Je ressemble à ces pauvres malades qu'on éthérise : ils dorment à moitié, la terre disparaît, une lueur rose et dorée palpite devant leurs yeux, ils n'ont plus de corps, ils vont ouvrir leurs ailes... tout à coup le sommeil cesse, le rêve finit, ils voient la chambre triste, le lit de souffrance, et se réveillent pour de nouvelles douleurs... Et pourtant je me juge de sang-froid : je me trouve plus que folle, coupable; mes pensées ne doivent pas s'égarer vers celui qui est l'époux d'une autre, excepté pour appeler sur leurs têtes les bénédictions du ciel. Qu'elle soit ce que j'aurais voulu être, qu'il ajoute à sa part de félicité toute celle qui m'était dévolue, et que dorénavant je ne pense à ce court épisode de ma pauvre vie que comme à un songe, et que je ne nomme que devant Dieu celui qui a voulu un instant m'associer à son sort! J'en prends la ferme résolution, et je veux bien graver dans mon esprit cette vérité, dont je voulais douter jadis : — M. d'Anzac ne m'a jamais aimée, il m'épousait par dépit, et la Providence, en rompant ces nœuds avant qu'ils ne fussent consacrés, nous a épargné à tous deux des regrets amers et des chagrins sans terme. Je n'ai rien perdu, puisque le bien auquel j'ai cru n'existait pas... Oui, mon Dieu! je vous le promets, je m'efforcerai de ne pas revenir vers ce passé, et je poserai sur mon cœur combattu votre eroix, afin qu'elle triomphe de tout amour qui n'est pas votre amour...

Mai 18...

Henriette, mon amie d'enfance, ma sœur, est heureuse; son Édouard se rétablit : après les inquiétudes qui ont accompagné l'hiver, il renaît au souffle du printemps, si pur et si chaud dans ce val abrité de toutes parts... Je les vois de la table où j'écris; ils sont au jardin, sous ce bosquet qui semble couvert de neige, tant les lilas, les syringas y sont couverts de fleurs; Henri et Marie jouent : c'est l'heure de la récréation; leur

jeu, c'est d'aider Placide à râtisser les allées; le père et la mère les regardent avec joie, et ils causent ensemble du passé déjà long, de l'avenir qui sera plus long encore... Tous leurs souvenirs, toutes leurs affections sont en commun, c'est une âme en deux corps... Oui, c'est là la plus pure source de félicité qui puisse couler ici-bas... Plus heureuses toutefois celles qui ont choisi l'Époux immortel, qui n'ont voulu d'autres embrassements que ceux de la croix : elles ne connaîtront jamais ces terreurs qui ont assailli l'âme d'Henriette, elles ne survivront pas à ce qu'elles ont aimé. Mais parmi les fortunes humaines, un mariage où la foi, le cœur, les goûts sont d'accord, est le lot incomparable... Puisse mon Henriette en jouir bien longtemps... De quel beau regard elle couvre ses enfants ! ils ont fini leur tâche, les allées sont peignées, Marie cueille les premières fraises, ce sera pour le dessert de notre dîner ; Henri reprend ses livres, il va travailler sous les yeux de son père : le père, la mère, les enfants ne se quittent guère, et plus ils se voient, plus ils ont besoin d'être ensemble... Ils se complètent les uns les autres... C'est le bonheur le plus intime et le plus complet, mais combien rare est-il sur la terre ! Pourtant des êtres qui ne le connaissent pas, ont sur le front une sérénité profonde qui me fait envie ; mademoiselle Julienne, par exemple : quelle gaieté tranquille dans une existence austère ! M. le curé, son frère, n'est pas communicatif ; il vit avec Dieu, avec ses livres, avec ses pauvres ; sa sœur le révère à distance, car la gravité du sacerdoce empêche les communications familières : elle est heureuse néanmoins, quoiqu'on ne lui dise jamais : — A quoi penses-tu ? qu'as-tu ? Son bonheur se compose de devoirs chéris ; elle soigne son frère, elle veille à sa santé et à son très-moderne bien-être ; elle arrange l'église, sans beaucoup de goût peut-être, mais avec quel zèle ! Elle visite assidûment les malades, car il n'y a guère de pauvres dans ce pays ; mais auprès des vieillards infirmes, des paysans malades, elle accomplit des prodiges d'intelligence et de charité. Elle a le génie de la propreté, elle nettoie, elle balaie, elle arrange ces logis pleins de poussière et de fumée, elle fait les lits, elle panse des plaies, et elle sort de là avec ce visage calme, souriant, qui rend visibles les béatitudes et les promesses éternelles ! Dans des conditions aussi ingrates, c'est à Dieu, ce Dieu si paternel pour ceux qui le servent, qu'elle doit cette paix qui passe tout sentiment...

Juin 18...

Je lis beaucoup l'Évangile, et en méditant ces enseignements si doux, cette doctrine toute de pardon, de charité, de mansuétude, je remonte à leur divine source, à Jésus-Christ, dont l'âme sainte et parfaite a répandu sur la terre ce sublime enseignement. Qui pourra énumérer tous les

bienfaits découlés du cœur de Jésus et de son Évangile ! La prédication apostolique qui a enlevé les peuples païens à la tyrannie des idoles, qui a transformé les barbares, les sauvages, les anthropophages en serviteurs de Jésus-Christ, en vrais adorateurs du Père céleste ; les aumônes qui, depuis dix-huit siècles, ont adouci et consolé les misères de l'humanité, depuis l'obole donnée par un pauvre à plus pauvre que lui jusqu'aux hôpitaux élevés par les rois, et où les reines servaient à genoux les malades et les lépreux ; toutes les œuvres de miséricorde qui ont réjoui ce qui souffrait, tous les pardons généreux, tous les actes de justice, de clémence, de charité, tous les renoncements, toutes les abnégations, tous les saints dévouements qui préfèrent autrui à soi, pour l'amour de Jésus, tout est venu à la terre par le Sauveur, le Précepteur du genre humain, et par son Évangile ! C'est parce que le Maître l'a dit que ces âmes généreuses se sont abîmées elles-mêmes et ont embrassé avec un si fervent enthousiasme ce qui répugne à l'égoïsme de la nature : elles ont renoncé aux amours terrestres, elles ont jeté à terre le bagage des richesses, elles ont abjuré les haines et les antipathies, elles ont détourné leur âme des plaisirs et du repos, pour plaire à Jésus, et tous leurs sacrifices sont retombés sur leurs frères en bienfaisante rosée. C'est là ce que le monde doit à Jésus-Christ, et il oublie et renie son adorable bienfaiteur. — Et moi, qui le connais, à qui sa loi admirable a été enseignée dès le berceau, je ne sais pas l'aimer... Mon cœur, qui se porte si naturellement vers les créatures, a besoin d'un grand effort pour s'élever vers Dieu ! Quelle misère, et que je voudrais devenir meilleure !

Août 18...

Un rien me trouble parfois ; nous voyons souvent M. le Curé et mademoiselle Julienne. Ils nous ont amené hier leur neveu, M. Hubert Renoz, qui est professeur de Faculté à Poitiers. Édouard eut plaisir à causer avec ce jeune homme, qui paraît savant en histoire et en jurisprudence, deux sciences à unir entre elles, dit Édouard, qui les hérite ; puis la conversation devint générale ; on parla du pays, des familles, des morts, des mariages, et M. Renoz dit tout simplement, hélas ! c'est tout simple pour lui :

« Aux dernières vacances de Pâques, je suis allé à Paris, et j'ai fait visite à M. d'Anzac ; je l'ai vu lui et sa jeune femme.

— Cette évaporée ? » dit mademoiselle Julienne qui est si indulgente d'ordinaire.

— Ah ! ma tante, elle ne mérite pas cette vilaine épithète : elle paraît aimable et charmante, et M. d'Anzac l'aime comme un fou. C'est un excellent ménage... et quel joli intérieur ! quelle élégance ! quel luxe !... C'est délicieux à voir, délicieux à habiter.

— Vanité des vanités ! interrompit brusque-

ment M. le Curé. C'est pour jouir de ce luxe que les propriétaires désertent nos campagnes et vont à Paris; les petits bourgeois, puis les ouvriers les imitent; les champs sont dépeuplés, les mœurs se perdent, la population s'étirole, la notion du bien se perd, et le pays descend aux abîmes. Allons! allons! ne parlons plus de cela; faisons une partie d'échecs, monsieur Édouard. »

Quoi que mes charitables amis eussent pu faire pour détourner la conversation, le trait avait porté... j'en ai bien souffert. Mon Dieu! gardez leur bonheur! bénissez-les tous deux, et jetez un regard de miséricorde sur votre pauvre petite servante...

Septembre 18...

J'étais si profondément troublée, des idées si tristes me poursuivaient, que j'ai prié mademoiselle Julienne de m'admettre à partager ses visites aux malades. Il fallait une diversion à cette idée fixe : — ce qui aurait pu être, ce qui n'est pas, ce qui ne sera jamais. Je suis bien tombée: il y avait une espèce d'épidémie de fièvres dans le Val... Les paysans, heureux d'ordinaire, sont bien misérables lorsque la maladie les cloue au lit, et en suivant les pas de ma compagne, j'ai vu bien des misères et assisté à plus d'une scène de deuil. Un pauvre petit enfant est mort dans mes bras: quel calme! quelle douce paix sur ses traits pâlis, et que je l'enviais! Il est heureux, il repose... « Sans avoir travaillé! » dit mademoiselle Julienne à qui je communiquais mon impression.

Je baissai la tête, et je repris le travail. Nous avons visité, soigné en vain, hélas! une femme de quarante ans, qui nous a bien touchées par son abandon entre les mains du bon Dieu; elle regrettait pourtant la vie, elle, elle y laissait un mari et quatre enfants: son mari ne la quittait pas; il parlait peu, mais ses yeux, rivés sur elle, exprimaient une affection si intense, une si poignante inquiétude que j'en avais le cœur déchiré. « Console-toi, Louis, disait-elle, console-toi, mon homme, tu viendras me trouver où je vais... »

Quand elle eut rendu le dernier soupir, mademoiselle Julienne l'ensevelit. Le pauvre homme était à genoux, au pied du lit, et toutes les larmes qu'il avait contenues coulaient à flots, pendant qu'il répétait: « Jamais elle ne m'a fait la moindre peine! ô ma pauvre femme! »

Ses enfants, trois grands garçons et une jeune fille, étaient auprès de lui, silencieux et affligés, mais leur douleur n'égalait pas celle de l'époux, et moi, faible créature que je suis, j'enviais cette femme qui fut aimée! Quand on souffre, tout vous ramène invinciblement vers la cause de vos peines. Mais je ne veux plus m'apitoyer sur moi-même, j'irai au secours des pauvres, tant qu'il me sera possible; leurs souffrances sont si réelles! tandis que moi, je n'ai pas même le droit de souffrir. Oubli de moi-même, voilà quel doit être le code de ma vie. Aidez-moi, mon Dieu!

GONTRAN A SA SOEUR.

Paris, octobre 18...

Ma bonne, mon aimable sœur,

Tes lettres, si tendres pour moi, si gracieuses pour ma bien-aimée femme, sont un bonheur de plus parmi ceux dont je jouis. Tu es entrée dans ma pensée, tu m'as cru, et toute ma vie je t'en serai reconnaissant.

Tes pieuses paroles, à propos du cher enfant que nous attendons, ont fait grand plaisir à Blanche; elle m'a dit: « Je suis bien charmée que notre enfant ait une si sainte marraine: elle lui portera bonheur. » Il est vrai, Marguerite, que nous ne sommes pas à la hauteur de ta foi, mais nous savons apprécier, l'un et l'autre, tes vertus, et nous comprenons tous deux que, dans une vie de chagrins et d'épreuves telle que fut la tienne, une force supérieure a pu seule te soutenir et te donner ce doux courage que j'ai souvent admiré.

Le malheur t'a fixée en Dieu: qui sait si le bonheur n'agira pas sur ton frère de la même façon! Mon cœur déborde parfois de joie et de tendresse; je voudrais dire que j'aime, que je suis heureux, et, je le sens, cette séve de vie cherche à remonter vers le Créateur, vers le Dieu bon qui a donné ces sentiments ineffables, soleil de la vie morale; j'entrevois qu'aux amours terrestres, aux saintes amours de la famille, il faut un couronnement et qu'il faut retourner à la source de tout bien pour se prosterner et adorer. Cela viendra, j'en suis sûr. Blanche, elle, a gardé la foi de son enfance; la pratique un peu gênante a été négligée, mais elle y reviendra quand elle aura son petit enfant sur ses genoux. Ce sont de charmants éducateurs que les enfants! Ils rendent sages les pères les plus fous, ils rendent dévotes les mères les plus mondaines. Comment ne pas prier quand le petit enfant est malade? Comment ne pas joindre les mains afin qu'il joigne les siennes, pendant que sa voix hésitante redit les paroles saintes? La mère s'instruit avec lui, elle réapprend le catéchisme avec lui, elle se prépare avec lui à la première communion, elle reprend les croyances et les dévotions de son adolescence, afin que l'enfant les suive et que la bénédiction de Dieu descende sur leurs deux fronts inclinés. Puis, quand il est grand, quand il est à l'école, à l'armée, dans le monde, elle prie encore, elle prie toujours, si ce n'est plus avec lui, c'est pour lui! Voilà comment sera Blanche; je la vois toujours, un petit enfant sur ses genoux, un grand garçon à côté d'elle, ou un beau Monsieur, notre fils! lui donnant le bras... tu ris peut-être de mes vues prophétiques, mais je t'ai toujours dit ce que j'avais au fond du cœur, et je continue.

DEUX JOURS APRÈS.

Nouveau bonheur! ton filleul Marcel vient d'entrer en ce monde: il est beau, et sa bien-

aimée mère se porte bien. Je t'avoue, sans rougir, que j'ai couvert de larmes le front du nouveau-né, mon fils, mon, notre avenir. Dieu est bon, et il est de doux moments ici-bas. On vient me dire que Blanche me demande; je te quitte, ma bonne sœur, en t'embrassant pour ton filleul, pour son père, pour sa mère.

A toujours, GONTRAN.

Ma belle-mère est ici; elle soigne sa fille, elle

la soigne, entre nous soit dit, comme elle fait toute chose: tapageusement; elle va se fixer près de nous, pas dans notre maison toutefois. J'aurais craint autrefois ce voisinage, mais depuis que Marcel est là, je ne crains plus rien: c'est un ange qui tient un bouclier.

Adieu encore. Reviens donc!

M. BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

GARE AUX CHOUX

PROVERBE EN UN ACTE

MONSIEUR DE BOISJOLY.

ANDRÉ, menuisier.

MADAME MATHURIN, maraîchère.

CATHERINE, sa fille (18 ans).

MARIE, amie de Catherine.

CHARLOTTE (10 ans).

Baryton.

Ténor.

Contralto.

Soprano.

Mezzo-Soprano.

Mezzo-Soprano.

(La scène se passe de nos jours dans le village de Boisjoly.)

Le théâtre représente une salle basse chez madame Mathurin; à droite, porte et fenêtre donnant sur un verger; à gauche, autre porte donnant sur la route. — Sur une table un miroir. — Sièges rustiques; raccommodages en train dans une corbeille d'osier.

SCÈNE PREMIÈRE

CATHERINE, seule. Elle achève de se coiffer devant le miroir.

COUPLETS.

Petit bonnet

Coquet,

Sur mes cheveux

Je veux

Que voltige votre dentelle.

Ah! c'est vraiment

Charmant,

De se mirer,

Virer,

Et tout haut de se trouver belle!

PREMIER COUPLET.

A la ville ainsi qu'au village,

Fille ou femme, étourdie ou sage,

En est-il qui, dix fois le jour,

A son miroir ne fasse un tour?

Des regards malins, du sourire,

Du mot qui sur la lèvre expire,

Du front qui penche avec langueur,

Notre miroir a la primeur.

DEUXIÈME COUPLET.

Non pas que, courtisan novice,

Le miroir à notre caprice

Réponde toujours galamment!

Il advient qu'impertinément

Il vous dit: Votre teint s'efface;

Votre taille n'a plus de grâce;

Votre... Oui! Mais, heureusement,

On lui peut répondre qu'il ment!

Petit bonnet

Coquet, etc.

SCÈNE II

CATHERINE debout, MARIE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, pleurant et la main sur sa joue, Oh! la la! Oh! la la!

CATHERINE. Qu'as-tu donc, ma petite Charlotte?

CHARLOTTE. C'est... c'est... Oh! la la! Oh! la la!

MARIE. Eh bien! c'est ta mère qui vient de lui donner une tape parce que nous te cherchions au jardin.

CHARLOTTE. Oh! la la! Oh! la la!

CATHERINE. Calme-toi! Une grande fille de dix ans pleurer comme cela pour une petite tape!

CHARLOTTE. Ce n'était pas une petite tape; je parie que ma joue est enflée comme un potiron!

CATHERINE. Non! seulement un peu rouge. (L'embrassant.) Tiens, il n'y paraît plus; et puis prends ce joli étui dont tu avais tant envie, l'autre jour; je te le donne.

CHARLOTTE. Que tu es gentille! Ce n'est pas comme...

CATHERINE. Chut!

MARIE. Le fait est que madame Mathurin est, depuis quelque temps, de bien mauvaise humeur!

CATHERINE. Elle a des ennuis.

CHARLOTTE. Est-ce une raison pour donner des soufflets au monde?

CATHERINE. Voyons, n'y pense plus; promets-le-moi!

CHARLOTTE, *se frottant la joue*. Si tu crois que ça peut s'oublier comme ça!

CATHERINE. Prends encore ce dé; il ira très-bien à ton gentil petit doigt.

CHARLOTTE, *après avoir mis le dé dans sa poche et regardant du côté du verger*. Elle vient! elle vient par ici! Oh! d'abord, moi je me sauve!

CATHERINE, *riant*. Poltronne!

MARIE. Tout de même, je crois que nous ferons mieux de ne pas nous exposer à sa vue. A tantôt!

CATHERINE. A tantôt! (*Marie et Charlotte sortent du côté de la route.*)

SCÈNE III

MADAME MATHURIN, *un lacet à la main*,
CATHERINE.

MADAME MATHURIN, *vers la fenêtre du verger*. Pendar! (*Descendant.*) Pour la centième fois je viens encore de le manquer! C'est un éclair; c'est une anguille; vous le voyez, vous croyez le le saisir, vous avez confectionné un joli petit nœud coulant à son intention; vous lancez votre engin; pst! pardine oui! avec ça qu'il l'attend votre engin! C'est pas une existence pourtant ça! Être nuit et jour sur le qui-vive, ne dormir plus que d'un œil, ne sentir plus de goût pour rien, désormais, voilà ma vie! (*Retournant à la fenêtre.*) Suppôt du démon, si jamais je te tiens, je t'écorche vif!

CATHERINE. Après qui donc en avez-vous, ma mère?

MADAME MATHURIN. Tu le demandes? Tu n'as donc pas mis le pied dans le verger, à ce matin? Tu n'as donc pas vu son ouvrage de cette nuit?

CATHERINE, *riant*. J'y suis!

MADAME MATHURIN. Ne ris pas. Catherine, tu me rendrais folle!

CATHERINE. Je ne ris plus.

MADAME MATHURIN. Quand on se trouve vis-à-vis d'un quelqu'un qui vous veut du mal et qui vous dit des injures, on en répond et ça ragail-lardit; mais se savoir de par le monde un ennemi insaisissable qui vous cause chaque jour de nouveaux dommages, ma parole! il n'est pas de tête qui y résiste! Si je n'ai sa vie, j'y laisserai ma raison!

CATHERINE. Ma mère!

SCÈNE IV

LES MÊMES, ANDRÉ.

TRIO

ANDRÉ, *sans apercevoir Catherine*.

Bonjour, ma'm Mathurin!

MADAME MATHURIN, *brusque et préoccupée*.

Bonjour!

ANDRÉ, *embarrassé*.

Le temps est à c'matin,

Bien lourd,

Là-bas est un nuage

Tout noir;

Nous aurons de l'orage,

Ce soir!

CATHERINE, *à part*.

Pauvre garçon, mon Dieu, comme il a peur!

ANDRÉ, *à part*.

Je me sens pris d'une horrible frayeur!

Allons, allons, André, du cœur et du courage!

CATHERINE, *assise et cousant*.

Ne levons point le nez de dessus notre ouvrage.

Ce qu'il veut dire, on le sait bien;

Mais n'en laissons paraître rien!

ANDRÉ, *avec effort*.

Ma'm Mathurin, j'ai l'âme bien gênée!

MADAME MATHURIN.

C'est comme moi!

ANDRÉ.

A son tourment elle semble obstinée!

MADAME MATHURIN.

C'est comme moi!

ANDRÉ.

Je ne dors plus et je ne mange guère!

MADAME MATHURIN.

C'est comme moi!

ANDRÉ.

Du blanc au noir tourne mon caractère!

MADAME MATHURIN.

C'est comme moi!

ANDRÉ.

Moi qui du village,

Joyeux boute-en-train,

Avec quelque nouveau refrain,

Chaque matin reprenais mon ouvrage;

Plus de chansons, plus de gaieté!

Lorsque j'ai bien scié, mesuré, raboté,

Sur mon rabot mon front se penche,

Et de sapin une insensible planche

Boit de mes pleurs l'amertume et le fiel.

Sans que rien n'en tressaille ici-bas plus qu'au ciel

CATHERINE, *à part*.

Pauvre garçon, que son chagrin me touche!

Je le sers bien, tout ce que dit sa bouche

Est l'expression de son cœur.

Ah! que d'amour dans sa douleur!

ANDRÉ.

Mais à tout mal pourtant il est quelque remède;

C'est une loi!

Qu'en ma faveur du moins votre indulgence plaide!

MADAME MATHURIN.

Explique-toi!

ANDRÉ, *hésitant*.

Eh bien!...

MADAME MATHURIN.

Eh bien!

ANDRÉ.

En deux mots voici donc la chose:

Celle qui du ravage est cause...

MADAME MATHURIN, *empressée et se méprenant*.

Tu la connais?

ANDRÉ.

Et vous aussi.

A la nommer j'ai du souci;

Je redoute votre colère ;
Fermez les yeux sur ma misère !

MADAME MATHURIN.
Que chante-t-il et quel est ce jargon ?

ANDRÉ.
C'est Catherine, hélas !

MADAME MATHURIN.
Peste soit de l'oison !

ANDRÉ, vite.
C'est elle que j'aime !

CATHERINE, à part.
O bonheur suprême !
Je m'en doutais bien ;
Pourtant l'entendre encor ne gâte rien !

MADAME MATHURIN.
J'ai, par ma foi ! l'amour en tête !
Qu'à sortir d'ici l'on s'apprête !

CATHERINE, s'avançant.
Ma mère !

ANDRÉ.
Elle était là !

CATHERINE.
A vos pieds tous deux nous voilà !
Prenez pitié de sa détresse !
Laissez parler votre tendresse !

ANDRÉ.
Ecoutez-nous !

MADAME MATHURIN.
Non ! pas un mot !
Hors d'ici, filez, maître sot !

ENSEMBLE.

MADAME MATHURIN.
Je ne veux rien entendre !
Devais-je donc m'attendre
A des propos de fous ?
Quand je suis en alarmes,
Dérobez-moi vos larmes,
Ou craignez mon courroux !

CATHERINE.
Ne vouloir rien entendre !
Un amour aussi tendre
Excite son courroux.
Oh ! mortelles alarmes !
Je sens couler mes larmes ;
Tout est perdu pour nous !

ANDRÉ, à Catherine.
Pour un amour si tendre,
J'espère et veux attendre
Un traitement plus doux.
Ne versez plus de larmes ;
Dissipez vos alarmes ;
Je serai votre époux !

MADAME MATHURIN, le poussant dehors. Oui !
Eh bien ! c'est ce que nous verrons !

ANDRÉ, du dehors. Je vous aimerai toujours,
entendez-vous, mam'zelle Catherine ?

CATHERINE, son tablier sur les yeux. Je vous
en serai bien obligée, monsieur André !

MADAME MATHURIN, levant la main. Effrontée !

SCÈNE V

CATHERINE, MADAME MATHURIN,
MONSIEUR DE BOISJOLY.

BOISJOLY, du seuil d'abord, puis descendant.
Des larmes ! Comment ! mère Mathurin, nous
avons le bonheur de posséder la plus jolie fille du
village, et nous lui faisons verser des larmes !

MADAME MATHURIN, saluant sans répondre.
Monsieur de Boisjoly au pays ?

BOISJOLY. Depuis hier au soir. Ah ! ça, madame
Mathurin, vous êtes donc une mère cruelle et
barbare ?

MADAME MATHURIN. Je suis une femme bien
tourmentée, monsieur de Boisjoly !

BOISJOLY. Et c'est ce qui cause le chagrin de
Catherine ?

MADAME MATHURIN. Non ! l'égoïste a le cœur de
se faire des chagrins à elle toute seule, et ne s'in-
quiète point de ceux des autres.

CATHERINE. Je vous assure, ma mère, que je
m'inquiète beaucoup de celui d'André.

BOISJOLY. Qu'est-ce que c'est que monsieur
André ?

CATHERINE. C'est...

MADAME MATHURIN. Taisez-vous ! raccommo-
dez-moi mes cottes ! (*Reprenant d'un ton dolent.*)
Oui ! bien tourmentée, monsieur de Boisjoly !
Figurez-vous, mon bon monsieur, que cette année
toutes les récoltes se montrent superbes ; l'oseille
pousse que c'est une bénédiction ; les choux vien-
nent drus, la salade jaunit ; c'est une saison pro-
tégée du bon Dieu !

BOISJOLY, riant. C'est là ce qui vous tourmente
et rougit les beaux yeux de Catherine ?

MADAME MATHURIN, sombre. Monsieur, cette
saison qui se prépare riche d'écus et de bien-être
pour les autres maraîchers, mes voisins, pour moi
elle est grosse de douleurs journalières et de dé-
ceptions.

BOISJOLY. Ah bah !

MADAME MATHURIN. Telle que vous me voyez je
suis l'innocente victime d'une persécution sans
fin ni relâche !

BOISJOLY. Est-il possible ?

MADAME MATHURIN, inspiration subite. Ciel !

BOISJOLY et CATHERINE debout. Qu'est-ce ?

MADAME MATHURIN. Je suis sauvée ! je touche
au terme de mes souffrances ! je goûte le plaisir
des dieux ! je vois mon ennemi terrassé, vaincu,
et... mangé !

BOISJOLY. Mangé ?

MADAME MATHURIN. Cela dépend de vous, mon-
sieur de Boisjoly.

BOISJOLY. De moi ?

MADAME MATHURIN. Voilà : si c'est un effet de
votre bonté, vous faites venir de votre château
votre basset et votre fusil à deux coups, et l'affaire
de mon pillard est bâclée !

BOISJOLY. Encore, ce pillard, quel est-il ?

MADAME MATHURIN. Ce qu'il est ? Un être rapace et de mœurs viles : un lapin, monsieur, un odieux lapin !

BOISJOLY, *riant*. Un lapin ?

MADAME MATHURIN. Un lapin. Monsieur, depuis quinze jours que ce lapin a violé mon enclos, ma veille n'est plus que trouble et mon sommeil qu'un affreux cauchemar ! A vous d'être l'instrument de ma délivrance, mon bon monsieur de Boisjoly ! à vous de me rendre la paix, et de faire qu'à chaque boisseau de pois que je vendrai, je vous bénisse ! M'autorisez-vous à aller au château chercher votre basset et votre fusil à deux coups ?

BOISJOLY. Non-seulement mon basset, mais encore le vieux Dick et la Griffonne. Madame Mathurin, je jure, par les angoisses que vous avez souffertes, que vos choux et votre oseille vont reprendre toute liberté d'allure et d'accroissement, et que, désormais, vous reposerez dans la paix de l'innocence et de la vengeance assouvie !

COUPLETS.

PREMIER COUPLET.

Je me sens pris de l'ardeur des combats ;
Rien maintenant n'arrêterait mes pas ;
A moi la mort ! à moi sang et carnage !
Au lieu d'un seul, pourquoi de cent lapins
Ne faut-il pas délivrer vos jardins ?
Vous les verriez tomber tous sous ma rage !

DEUXIÈME COUPLET.

Vive la chasse, image des combats !
Pour moi, vraiment, elle est pleine d'appas ;
Tout bon chasseur au son du cor s'enivre.
Près, bois, étangs, rien ne peut m'arrêter ;
La bête est là, je l'entends haleter ;
Ça, mon fusil, qu'elle ait cessé de vivre !

Madame Mathurin, suivez-moi. A bientôt, jolie Catherine !

SCÈNE VI

CATHERINE, *seule*. Quel malheur qu'André n'ait pas eu l'idée de tuer la bête à maman ! je suis sûre que cela aurait engagé maman à ne plus s'opposer à notre mariage. Pourquoi n'a-t-il pas eu cette idée ? S'il m'aime, comme il le dit, cette idée aurait dû lui venir. Je sais bien qu'il ignorait l'existence de ce malheureux lapin ; c'est égal, cette idée aurait dû lui venir.

SCÈNE VII

CATHERINE, ANDRÉ.

ANDRÉ, *du seuil et avec précaution*. Mam'zelle Catherine, madame Mathurin n'est pas là ?

CATHERINE, *avec un peu d'humour*. Non ! si elle y était, ce serait pour vous mettre à la porte, vous le savez bien ; et, en vérité, ce ne serait que justiee.

ANDRÉ, *descendant*. Qu'est-ce que vous dites donc là, mam'zelle Catherine ? Et pourquoi cette figure fâchée ? vous qui d'ordinaire avez des regards si doux !

CATHERINE. Pourquoi ? Pourquoi ?... Pourquoi n'avez-vous pas eu l'idée, vous, de tuer la bête à maman ?

ANDRÉ. Quelle bête ?

CATHERINE. Celle qui dévore tout notre bien donc, celle qui nous ruine.

ANDRÉ. Une bête qui vous ruine ? J'y cours !

CATHERINE. Trop tard ! mais, je vous le dis, vous avez perdu là l'unique occasion, peut-être, de vous rendre ma mère favorable, et c'est bien fait !

ANDRÉ. Méchante ! au moins, aurait-il fallu connaître l'existence de cette créature malfaisante ?

CATHERINE, *railleuse*. Et aussi, sans doute, vous mettre un fusil dans la main et l'amener au bout de votre fusil ?

DUETTINO.

CATHERINE.

Quand on aime bien, on devine.

Mais votre amitié n'est qu'un jeu !

ANDRÉ.

Vous rendez mon âme chagrine,

Mam'zelle, raisonnons un peu !

CATHERINE.

Non ! je ne veux plus rien entendre !

ANDRÉ.

Eh quoi ! mon amitié si tendre,

Vous la repoussez ?

CATHERINE.

A jamais !

ANDRÉ.

D'un animal, quelle injustice !

Par quel étrange maléfice,

Me faut-il payer les méfaits ?

CATHERINE.

Je vous impute ses méfaits !

ANDRÉ.

Il me faut payer ses méfaits !

ENSEMBLE (*chacun de son côté*)

Maudite bête !

J'en perds la tête !

Mon pauvre cœur

Est rempli de douleur !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MARIE.

MARIE. Ah ! ma chère, sais-tu ce qui se passe ?

CATHERINE. Où ça ?

MARIE. Dans votre verger.

CATHERINE. Eh bien ?

MARIE. Tout y est sens dessus dessous

CATHERINE. Par exemple !

MARIE. Monsieur de Boisjoly et ses chiens en font de belles !

RONDO.

Ils s'en vont à travers les choux,

Comme des fous ;

Par eux la fraise est écrasée
 Dans la rosée ;
 Groseilliers rouges et pois verts
 Sont à l'envers ;
 C'est une horrible marmelade
 De cornichons et de salade !
 Oseille, épinards,
 Offrent aux regards
 De jeunes plants une jonchée ;
 Tout est renversé,
 Tout est dispersé ;
 On dirait par la grêle une terre fauchée !
 Et maître et chiens, parmi les choux,
 Vont éperdus comme des fous !

CATHERINE. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! et ma mère ?

SCÈNE IX

LES MÊMES, CHARLOTTE, *entrée sur les derniers mots.*

CHARLOTTE. Madame Mathurin ? Elle est là-bas, sur le banc de pierre, qui sanglote dans son tablier, et qui dit : « Tout est perdu ! tout est perdu ! »
 CATHERINE. Je vais la rejoindre. (*Elle sort précipitamment.*)

ANDRÉ, à lui-même. Et moi, si je n'ai pas d'idée, j'ai autre chose ; j'ai mes petites économies que je vas offrir à la mère Mathurin, et peut-être que ça me vaudra le pardon de Catherine.

SCÈNE X

MARIE, CHARLOTTE.

CHARLOTTE. Quand je l'ai vue pleurer comme ça, ça m'a fait de la peine tout de même, malgré le soufflet !

MARIE. Tu l'as encore sur le cœur ?

CHARLOTTE. Dame !

SCÈNE XI

CHARLOTTE, MARIE, CATHERINE, MADAME MATHURIN, *accablée.*

MADAME MATHURIN, *se laissant tomber sur un escabeau.* La récolte entière est à vau-l'eau ! Il ne me reste pas de quoi acheter une corde pour me pendre !

SCÈNE XII

LES MÊMES, ANDRÉ.

ANDRÉ, *présentant un petit sac de toile à madame Mathurin.* Madame Mathurin, si c'était un effet de votre bonté ?...

MADAME MATHURIN. Laisse-moi tranquille !

ANDRÉ. Ce sont mes petites épargnes.

MADAME MATHURIN, *s'adoucisant, mais toujours triste.* Tes épargnes ?

ANDRÉ. Je vous les offre avec grand plaisir.

MADAME MATHURIN. Combien y a-t-il ?

ANDRÉ. Cinquante écus ; ce sera pour vos choux ravagés.

MADAME MATHURIN. Pauvre garçon, tu as bon cœur, toi ! j'accepte.

ANDRÉ. Ah ! merci !

CATHERINE, *souriant à André.* C'est gentil ce que vous avez fait là !

ANDRÉ, *heureux.* J'en suis plus récompensé que ça ne vaut !

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MONSIEUR DE BOISJOLY, *le lapin mort à la main.*

MONSIEUR DE BOISJOLY, *jetant le lapin sur les genoux de madame Mathurin.* Voilà !

MADAME MATHURIN, *regardant le lapin.* Mort ! il est mort ! Et c'est moi qui ai brisé son existence dans sa fleur ! Ah ! devant ses restes chauds encore le remords m'assiège ! Ce qui me semblait une juste vengeance serait-il un crime ?

ANDRÉ. Ce qui vous chagrine, mère Mathurin, ce n'est pas la mort du lapin, c'est ce qu'elle vous coûte. (*Profond soupir de madame Mathurin.*)

BOISJOLY. Quoi ! la mère Mathurin pleure sa salade et ses choux, elle qui va pouvoir manger son ennemi en gibelotte ? l'ingrate ! Mais, j'ai eu un plaisir des dieux et je veux que, céans, tout le monde soit content ; mère Mathurin, prenez ceci pour le dommage.

MADAME MATHURIN, *debout.* Un billet de mille francs ! (*Elle le met dans sa poche, vivement et joyeusement, puis donnant un coup de pied au lapin.*) Vilaine bête, va !

CATHERINE, *tenant André par la main.* Maman !

ANDRÉ. Madame Mathurin !

MADAME MATHURIN. Soit, je veux bien ! Maintenant unissons-nous tous pour bénir notre libérateur !

FINAL.

TOUS, *hormis monsieur de Boisjoly.*

Honneur, honneur
 Au grand vainqueur,
 Adroit chasseur
 Et généreux seigneur !

MONSIEUR DE BOISJOLY, *riant.*

Le grand vainqueur,
 Bouillant chasseur,
 A leur bonheur
 Applaudit de bon cœur !

PAUL DUBOURG.

L'ALOUETTE

Frêle alouette, je t'imite,
Caché dans l'herbe du sillon.
Je donne à mes vœux pour limite
Les bornes mêmes du vallon.

L'alouette m'entendit-elle
Sous son coquelicot vermeil ?
Elle en sortit, battant de l'aile,
Et s'éleva vers le soleil.

Montant, montant, montant encore,
Elle disparut à mes yeux.
Mais j'entendais son chant sonore
Comme une parole des cieux.

— Mon abri, semblait-elle dire,
Est, sans doute, un bouquet de fleurs !
Mais j'en sors souvent, et j'aspire
Aux espaces supérieurs.

Je monte dans l'azur tranquille,
Ami rêveur, fais comme moi ;
Demande à ces champs un asile
Mais à toute heure élève-toi !

A. MILLIEN.



REVUE MUSICALE

Nous avons dit, en d'autres temps, à quelle occasion et avec quelle solennité avait été représenté au Caire l'opéra de Verdi : *Aïda*. Nous avons esquissé la donnée tout orientale sur laquelle le célèbre compositeur a brodé sa belle et savante partition. Nous n'avons donc aujourd'hui qu'à insister sur l'effet immense qu'a produit, à Paris, cette représentation, et sur le souvenir palpitant qu'ont laissé dans la mémoire des auditeurs, les pages les plus remarquables de l'œuvre.

L'ouverture est remplacée par un prélude doux et mélodieux qui revient au premier acte, comme une plainte touchante, sur les lèvres d'Aïda ; il y a une grâce inimitable dans ce fragment plein de couleur. Après le récitatif qui ouvre la scène, arrive la romance dramatique :

*Céleste Aïda,
Forma divina !*

très-mélodique et très-passionnée à la fois. Vient

ensuite un duo qui s'achève en trio et pose très-clairement la situation.

C'est alors que, restée seule, Aïda interroge son cœur dans l'air touchant :

E l'amor mio !

dont la phrase principale s'est fait entendre dans le prélude de l'orchestre. Le premier acte s'achève par une scène guerrière dont quelques parties ont beaucoup de couleur et d'originalité. Isolée dans les profondeurs du sanctuaire, la grande-prêtresse chante, accompagnée par les harpes, l'invocation au dieu du feu :

Fuoco increato, eterno !

à laquelle répond le chœur des prêtresses qui a beaucoup de caractère ; une délicieuse mélodie de l'orchestre enveloppe ce chant, qui alors produit un singulier et charmant effet.

C'est au deuxième acte que le rideau se lève sur

le palais des Pharaons. Entourée de danseuses égyptiennes et de jeunes Maures, l'héroïne compose avec coquetterie sa toilette de fiancée; ici se trouve un chœur plein de sonorité d'une grande énergie mélodique. Vient une scène de violence entre les deux femmes rivales, finissant par d'éclatantes menaces. Verdi a développé dans ce morceau une verve, un talent, une ardeur et un sentiment pathétique qu'il est impossible de traduire.

Le grand finale du deuxième acte a été sans contredit la page éclatante, on pourrait dire foudroyante de l'œuvre. La salle entière a salué le maître d'applaudissements frénétiques. Trainé en quelque sorte sur la scène, Verdi se courbait sous cette écrasante ovation. Nous n'en saurions donner qu'une analyse imparfaite; c'est ce que le compositeur a fait, jusqu'aujourd'hui, de plus grand, de plus colossal!

Le troisième acte nous transporte près du Nil où s'élève le temple d'Isis. Les voix séraphiques s'éteignent dans un chœur auquel se mêlent les hautbois. La belle romance mélancolique,

*O Patria mia!
Ma più ti rivedro?*

enveloppée des arabesques de l'instrumentation, a produit le plus charmant effet. Puis vient un duo âpre et sauvage, qui fait une grande opposition à la grâce du morceau précédent.

Le quatrième acte s'ouvre sur un duo très-accentué et très-réussi. Il y a là une scène d'anathème et de vengeance qui fait frissonner la salle entière. Le musicien, qui a le goût des contrastes, mêle à cette scène des accents voilés de douleur dans l'andante du duo:

*Morir si pura e bella.
La strette en sol bémol:
O terra, addio
Addio, valle di pianti!*

est d'une beauté absolument admirable.

Nous n'en dirons pas plus. Il y a des parties faibles dans l'œuvre de Verdi; mais elles sont rachetées par des pages sublimes, et cette création nouvelle est un des plus beaux fleurons de sa couronne.

Enfin le soleil et les nouveautés musicales nous sont revenus, enfin le rossignol a lancé son trille et la fauvette sa première note, enfin le lilas fleurit et la nature chante: hosanna!!! Après ce rude hiver nous avions besoin tous de ces bains d'air tiède et de mélodies qui nous ont fait défaut pendant si longtemps. Aussi le *Journal des Demoiselles* prend joyeusement ses ébats, et offre à ses abonnées la plus charmante opérette de salon qu'il leur ait donnée. Le sujet *Gare aux Choux* a été inspiré à l'auteur par la fable de La Fontaine, *Le Jardinier et son Seigneur*, et rien n'est gai, pimpant et musical comme la manière spirituelle dont on en a tiré parti. Lisez, jeunes filles, ce petit couplet de début, et dites-nous si vous n'êtes pas de notre avis:

Petit bonnet,
Coquet,
Sur mes cheveux,
Je veux
Que voltige votre dentelle.
Ah! c'est vraiment
Charmant,
De se mirer,
Virer,
Et tout haut de se trouver belle!

Nous n'en dirons pas plus, voulant laisser à nos lectrices le plaisir de juger elles-mêmes cette charmante petite production, qui par sa grâce naïve et son charme musical sera certes une des perles du *Journal des Demoiselles*.

On se souvient qu'il y a deux mois, dans notre numéro de mars, nous avons donné l'ouverture de l'opérette que nous offrons aujourd'hui à nos abonnées. On a pu voir déjà, par cette pièce préliminaire, que l'auteur, M. Léon Roques, est un musicien intelligent autant que distingué.

Il nous reste donc à passer en revue les divers morceaux qui composent cet ouvrage.

La toile se lève sur les couplets de Catherine: *Petit bonnet*, dont la musique est aussi coquette que le bonnet qui leur sert de thème.

Le numéro 2, trio entre Catherine, André et madame Mathurin, se compose d'un dialogue comique, d'une romance large et expressive, d'un allegretto des plus mouvementés, et enfin d'un ensemble du meilleur effet. Ce morceau est un des plus remarquables de la partition, par l'habile agencement des parties et l'animation qui y règne d'un bout à l'autre.

Le numéro 3, couplets de chasse, écrit en clef de fa, pour contralto ou baryton, est d'une allure franche, sonore, et rend parfaitement la situation par les effets de la mélodie, qui rappellent les airs du cor de chasse.

Vient ensuite un *duettino* entre André et Catherine; il y a de la grâce, du sentiment et du comique à la fois dans cette petite pièce, qui est orchestrée de main de maître.

Comme morceau solo, le *Rondo* numéro 5, qui suit le duo, est un des plus brillants de cette œuvre mignonne. On remarquera avec quelle verve et quelle originalité l'auteur a traité le chant et l'accompagnement. Bien interprétée, cette page doit à elle seule enlever tout le succès de l'ouvrage, qui cependant abonde en motifs charmants, en situations du comique le plus piquant.

Le chœur final est brillant, d'une exécution facile, et ne se prolonge pas assez pour effacer l'heureuse impression du *Rondo*, qui, selon nous, est en réalité l'un des meilleurs morceaux de la partition.

Dans cette opérette il y a beaucoup de mouvement et d'esprit. C'est d'un effet de bon aloi; rien n'est forcé ni cherché. L'intérêt ne languit pas, et l'inspiration musicale, toujours en harmonie

avec les situations, se soutient de la manière la plus complète. Pour ceux qui ne pourront jouer la pièce, il s'y trouve plusieurs jolis morceaux qui, détachés de la partition, seront des plus goûtés.

Somme toute, notre avis est que sur l'une de

nos scènes lyriques, *Gare aux Choux!* ne se trouverait nullement déplacée au lever du rideau, et nous espérons que M. Léon Roques se fera de nouveau bientôt apprécier dans un cadre de plus haute portée.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

SAUCE AU MOUTON RÔTI

Prenez le jus de rôti de mouton, ajoutez-y un verre de vin blanc, un anchois haché, gros poivre, muscade râpée en bonne quantité; faites bouillir, ajoutez un morceau de beurre manié de farine et un jus de citron.

MORUE A LA CRÈME

Faites cuire à l'eau bouillante la morue dessalée, égouttez-la et coupez-la en filets. Mettez dans la casserole 200 grammes de beurre manié de farine, poivre et muscade; quand le beurre sera fondu et lié, ajoutez-y à peu près un demi-litre de crème et du persil haché; tournez la sauce pendant cinq minutes, ajoutez-y les filets de morue et servez.

POUDING (RECETTE ANGLAISE).

Demi-kilo de graisse de bœuf haché menu; demi-kilo de raisin de Corinthe, demi-kilo raisin de Malaga épluchés, huit jaunes d'œufs, quatre blancs d'œufs, la mie d'un petit pain râpée, une cuillerée de gingembre en très-petits morceaux, un peu de lait, le tiers d'un verre de rhum, des tranches minces de cédrat et oranges confits. Battez d'abord les œufs, mêlez-les avec du sel, ajoutez la farine et les autres ingrédients. Six heures de cuisson dans l'eau bouillante, et, pour ce faire, on verse le mélange dans une serviette d'un tissu serré, bien échaudée, saupoudrée de farine, et au fond de la marmite on place une assiette.

Ce pouding se sert avec une sauce au beurre, au sucre et au rhum.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Bonjour, Florence; veux-tu ma visite ce matin? Elle sera un peu longue, je t'en préviens, car je me sens d'humeur flâneuse. Si cela ne t'effraie pas trop, réponds: «Entrez» au petit coup que je frappe à ta porte et laisse-moi la pousser.

Mais, au fait, est-ce bien une porte qu'il faut franchir pour l'arriver en ce moment? Plutôt que de suivre de longs couloirs et de grimper des escaliers, si j'avais le bonheur de me mettre en chair et en os à ta recherche, ne serais-je pas bien inspirée en te réclamant au mystère de ton bocage? (Style Millevoye.)

L'heure est matinale encore pour une Parisienne; hier j'ai commencé la soirée au théâtre, je l'ai terminée chez madame de Pire; la comtesse, n'ayant pas sa migraine, a pu dépenser assez d'amabilité pour nous retenir très-tard; je suis rentrée tombant de fatigue; au jour naissant les bruits de la rue ont troublé mon sommeil en

l'entremêlant de cauchemars; et, quand il fallu me lever, je me sentais la tête si lourde, les yeux si gonflés que je ne suis pas bien sûre de ne point dormir debout. Ah! le pénible état que celui de somnambule! surtout quand on ne l'a point choisi; quand on l'exerce à contre-cœur; quand on aspire au sommeil de bon aloi pris en temps opportun, à dose raisonnable; quand on voudrait se sentir bien éveillée, en pleine possession de son intelligence et de sa volonté... le pénible état!

Hélas! avons-nous bien le droit de dire que nous ne le choisissons pas, nous qui tentons en vain de vivre double; nous, gens de travail qui voulons même temps être gens du monde; nous gens du monde qui prétendons à travailler et qui nous épuisons dans cette tentative insensée:

Servir deux maîtres!

La vie humaine n'y suffit pas: nous énervons

nos forces dans cette lutte impossible; nos efforts sont d'avance frappés de stérilité; chacun de nos deux jougs s'alourdit du poids de l'autre; et les défaillances, les découragements, les désespérances mêmes nous arrêtent en chemin...

A ces heures de repos forcé où la fatigue nous condamne à la solitude et au silence, si nous regardions en nous-mêmes, si nous posions la main sur nos blessures, si nous tâtions franchement notre poulx moral pour interroger la fièvre qui nous mine, pour en reconnaître les causes, pour en prévoir les suites, alors peut-être surgiraient les pensées graves et les saines résolutions... mais... mais... la méditation nous effraie un peu, je le confesse, et nous reculons devant elle.

Tu ne connais pas, toi, cette agitation mondaine... tu as fait nettement ton choix et tu as pris « la meilleure part, qui ne te sera point enlevée; » aussi est-ce vers toi que je me tourne aux heures tourmentées, pour chercher le calme; ton cher contact est fortifiant; je me sens meilleure auprès de toi; et la distance, qui sépare seulement les corps, n'empêche pas mon âme de s'appuyer sur la tienne. Donne-moi donc toujours audience, mon amie! Si tu dors quand j'arrive, j'attendrai ton réveil; si tu es occupée, je prendrai patience jusqu'à ce que tu aies une heure de loisir à me sacrifier, et si tu n'es pas seule, si ton mari et tes beaux enfants te forment une mouvante guirlande de tendresses, en vous voyant vivre, j'apprendrai à préférer le bonheur au plaisir et les saintes amours du foyer aux ovations du monde. Tiens, Florence, rien qu'à songer à toi, ce matin, je sens ma tête endolorie se rafraîchir et mon cœur serré se dilater... Tandis qu'une atmosphère déjà embrasée fait de nos rues et de nos maisons des enfers, tandis que les odeurs nauséabondes, âcres et malsaines flottent dans cette atmosphère, tandis que notre fourmière parisienne s'agite passionnément, surexcitée par tous les besoins et par toutes les convoitises, je m'échappe de Babylone en secouant mes pauvres ailes alourdies par sa poussière; et si je n'ai point, comme la colombe de l'arche, un rameau d'olivier à t'offrir, je n'en arrive pas moins à toi parmi les massifs de ton jardin, car je devine ta présence sous les grands arbres.

Comme la femme forte de l'Écriture, certainement tu as été la première debout dans ta maison: ton œil vigilant aura tout vu, ton esprit attentif tout réglé; tes mains actives se seront empressées au travail; et pendant que tes servantes, stimulées par ton exemple, achèvent de mettre toutes choses en ordre dans ta demeure, tu respiras l'air matinal de cet Éden fleuri où la pomme n'est pas un fruit mortel. Heureuse Ève! Ève innocente! laisse-moi t'écouter donnant les premières leçons à ton fils; laisse-moi te contempler souriant à ta petite fille... Elle a fait sa prière sur tes genoux, et le signe de la croix s'est mêlé sur son front aux baisers maternels, n'est-

ce pas? Elle en gardera le parfum jusqu'au soir, jusqu'à l'heure où ces douces et saintes choses se renouvelleront pour recommencer demain...

Si ma petite voisine d'en face a quelque trace au front, assurément ce n'est pas celle d'un baiser de sa mère, car il ne fera point jour chez cette mère avant midi; conviens qu'il ne peut guère en être autrement: il n'y fait jamais nuit qu'à deux ou trois heures du matin!

Quand la bonne de Clémence est en veine de dévotion, l'enfant fait sa prière; mais ces pieux accès sont rares, dit-on. Sans doute, aujourd'hui d'autres préoccupations précipitent le pas de Justine et lui hantent l'esprit: sa maîtresse partira pour une ville d'eaux dans quelque temps, et ce grand événement s'annonce par des préparatifs importants et multipliés: conférences avec les marchands, séances avec les couturières, discussions à propos des formes et des couleurs, choix des caisses, etc., etc. Ah! ma Florence, que c'est laborieux d'être une femme à la mode! Je te jure que toute la vigueur de la femme forte n'y suffirait point!

La pauvre petite Clémence, qui ne semble pas destinée à marcher sur les traces de cette dernière, paraît fatalement appelée à devenir... l'autre! Si elle ne sait pas encore faire sa prière toute seule, du moins possède-t-elle déjà l'art des poses gracieuses et des mines coquettes: ce n'est pas elle qui se tromperait sur le nom d'une étoffe ou d'un vêtement... oh! non.

Elle doit accompagner sa mère aux eaux comme un colifichet, un ornement, un bijou qui siéra bien à celle-ci; aussi soigne-t-on le bijou qui s'y prête, hélas! trop volontiers: la petite aussi reçoit sa couturière, confère avec sa marchande de modes, et ne se trouve pas le moins du monde à plaindre d'essayer des robes et de « souffrir pour être belle ».

Quand tous ces préparatifs seront terminés, la mère enlèvera l'enfant, le mari viendra à la remorque, et toute la famille ira respirer l'air balsamique des champs, dans quelque centre en vogue bien bruyant et bien encombré; elle y trouvera beaucoup d'autres familles, composées comme elle de frivolité, d'ennui et de nullité; les atomes crochus de ces différents groupes s'attireront et s'uniront jusqu'à ce que les luttes de vanité, les prétentions rivales et les antagonismes de salon les divisent... On aura voulu se distraire et l'on se retirera de la mêlée endolorie par les contacts fâcheux; on aura rêvé d'éblouir et l'on sera éclipse; on aura poursuivi la satisfaction de certaines ambitions plus ou moins avouables, et des déceptions amères suivront ces tentatives avortées... Il eût été si facile, cependant, de rester chez soi, d'y surveiller ses intérêts, d'y soigner ses enfants! La santé, quoi qu'on en dise, y eût gagné, la bourse aussi; l'âme encore plus. Mais le monde! qu'aurait dit le monde? Il eût parlé d'allures mesquines et bourgeoises, d'hab-





Jun. 1876.

Journal des Demoiselles

Nº 4053

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Modes de Paris, rue Drouot, 2.

Coiffes et Etoffes du Petit St Thomas, Rue du Bac, 24 bis.

Toulards de la Compagnie des Indes, rue de Grenelle St Germain, 42.

Robes et Passementeries de la Ville de Lyon, rue de la Chaussée d'Antin, 6.

Machines à coudre Wheeler et Wilson, Boulevard Sebastopol, 70.

Parfums de la Maison Pinaud, Boulevard des Italiens, 30.

Eventails artistiques de la maison Alexandre, Boulevard Montmartre, 14.

tudes inélégantes et même sordides, de ruine peut-être; et... horreur!... de pauvreté!

Ah! vite! vite au loin! vite n'importe où! que la santé s'altère; que la fortune s'écorne; que la réputation s'expose, mais que l'usage soit observé!

Respect, sur toute la ligne, au : « Qu'en dirait-on ? »

Qu'on en dise blanc ou noir, moi je proclame tout haut que je t'aime autant que je t'admire, et cette déclaration est signée, ma Florence, par le plus tendre baiser de ta

JEANNE.

MODES

Le chapeau dit *Félix*, qui n'est composé que de fleurs, est particulièrement joli en cette saison; il convient à tous les âges, et ne diffère que par la forme des guirlandes; les unes plus élevées, les autres descendant plus ou moins bas sur les côtés. Un bouffonnement de tulle ou de gaze remplit l'intervalle entre les fleurs, et forme les brides; traîne flexible retombant en arrière.

Pour confectionner soi-même ce chapeau, il suffit de se procurer une petite passe de gros tulle noir que l'on bouillonne en la dépassant en arrière avec du tulle noir ou blanc, et sur laquelle on place une guirlande de fleurs, qui souvent a déjà figuré au bal. Il la faut très-touffue sur le dessus, où elle doit s'arrondir et s'élever pour ensuite s'aplatir sur les côtés. Cette guirlande, une fois posée sur la passe, devra s'attacher en dessus du chignon par un caoutchouc sur lequel passent les brides, qui restent fort en arrière, pour ne se montrer que sous le menton, où elles sont nouées ou simplement croisées. Une traîne de fleurs et de petits boutons est fixée plus ou moins haut sur le milieu du chapeau. Elle tombe sur le dos où elle est réunie en petite touffe sur le chignon. — On voit beaucoup de guirlandes de fruits rouges mélangés de feuillage et de fleurs; grappes de groseilles, cerises de différentes teintes, etc. Chapeaux de paille d'Italie ornés de couronnes de fleurs, de rubans ou de gaze, le tout couleur de la paille.

La plupart des chapeaux ont deux guirlandes non semblables, une dessous, une dessus : ainsi une en myosotis et une en fleurs de coucou; une autre en feuillages de différents verts, et la seconde en rose de plusieurs teintes.

Les plumes sont bien moins employées que cet hiver sur les chapeaux fermés. Cependant les blanches et les mais ornent les chapeaux très-habillés.

Les petites capotes ont toujours une certaine vogue. En crêpe de couleur avec ornements semblables, c'est très comme il faut.

Les bavolets des capotes de jeunes filles se terminent par un petit effilé double mousse. Quelques-unes ont la passe en paille; guirlande en dessus, guirlande en dessous. Les petites couronnes de pâquerettes, celles de marguerites aux mille boutons à moitié fermés, sont de charmants ornements pour jeunes personnes. Les raisins de

plusieurs tons, avec roses de côté, conviennent aux femmes d'un certain âge. — Pour les chapeaux de deuil, les raisins et les cerises aux feuillages brillants sont toujours préférés.

Les chapeaux ronds sont également fort garnis de fleurs.

Sur un chapeau de paille noire, un des plus jolis arrangements se compose d'un chiffonné de dentelle noire retombant assez bas en arrière, et dans lequel se trouvent piqués de flexibles boutons d'or, s'échappant d'un petit bouquet posé sur le sommet du chapeau.

La forme toque est incontestablement la plus distinguée. Les plumes, ailes, oiseaux, etc., se placent indifféremment sur n'importe quel modèle, de même que les ornements de valenciennes et de dentelle crème, dont cependant on a bien abusé tous les temps derniers.

La mode des petits bouquets de fleurs au corsage persiste. Les artificielles sont remplacées par les naturelles. Il va sans dire qu'elles doivent avoir de l'analogie avec celles du chapeau.

Les ombrelles aussi doivent être assorties aux toilettes, à moins d'être blanches ou noires. Ces dernières, doublées de blanc avec haute dentelle blanche au bord, sont très-distinguées.

Les ombrelles de couleur sont doublées de blanc plus ou moins crème. Un plissé de même ton avec bord effrangé double, en le dépassant un peu, un autre plissé également effilé, de la nuance de l'ombrelle. Longs nœuds de ruban.

Tous les costumes se font longs et plus ou moins à queue, ce qui est bien gênant pour circuler à pied.

On s'en aperçoit à l'Exposition de peinture, où l'on ne peut abandonner sa queue dans la foule, et l'on se prend à regretter les jupons des années précédentes, desquels au moins on pouvait ne pas se préoccuper.

Aussi est-il indispensable de bien rassembler l'ampleur des jupons actuels en arrière, et de l'y fixer par une patte placée en dessous ou en dessus du jupon. De cette façon, on pourra relever tout d'une seule main.

Quoique l'on voie toujours énormément de petits vêtements sans manches, l'élégance de la saison est aux mantilles, mantelets, écharpes, etc.; crêpe de Chine, sicilienne ou cachemire. La forme et les ornements sont très-variés. Il y en a qui

sont tout en chenille, fond et effilé; tous sont très-collants aux épaules. Plusieurs sont garnis de passementeries et franges de jais, ornement qui a l'avantage de faire bien tomber et plaquer une confection.

Les paletots de cachemire se garnissent de plusieurs rangs d'effilés superposés, surmontés de têtes de passementeries, et aussi de plusieurs rangées de broderie de jais. Quand il n'y a qu'un seul effilé il est très-haut, avec tête ouvragée.

Toujours des petits galons et soutaches d'or formant généralement un V allongé au milieu du dos. Bords de plumes frisées, ou grosse ruche de soie effilée.

Comme il faut absolument inventer du nouveau, on cherche à remplacer par diverses combinaisons les boutonnières et les boutons placés en droite ligne sur le devant des corsages, et continuant aux jupes des polonaises.

L'une consiste à lacer ces ouvertures, soit devant, soit derrière. On emploie à cet usage du simple lacet de soie avec ferrets de cuivre. Les manches mêmes sont ainsi fermées.

Beaucoup de polonaises et de corsages sont boutonnés en biais. D'autres le sont par derrière, depuis le haut jusqu'en bas de la jupe. Les très-petits boutons reviennent à la mode; on en met trois, cinq ou sept rangées. On se sert même à cet effet de petits boutons de soie à la carte, dits *boutons de soutane*. Ils sont aussi employés en ornements, par exemple comme têtes de franges, ou mélangés avec du galon faisant un dessin de grecque, et placés comme l'e seraient de gros pois brodés au passé.

Les effilés sont des plus variés: en soie, en chenille, en laine et en fil. Ils sont très-hauts.

Sur les étoffes d'été unies, les galons de soie tissés d'argent sont d'un très-heureux effet. Cordelières de soie et argent, avec glands aux poches et aux relevés. Toujours des nœuds de ruban à longs bouts.

Les tuniques se font extrêmement longues, surtout devant. Elles ont peu d'ampleur et sont resserrées en arrière.

Il se fait de charmants petits fichus de dentelle blanc crème ou ivoire pour mettre sur des toilettes quelconques. Cela ira bien avec les robes d'été, et c'est de très-bon goût sur un costume noir, que cela égale un peu. On les croise ou on

les noue simplement sous un petit bouquet de fleurs ou un nœud de ruban.

Même dentelle dans l'intérieur des manches. Les petits fichus de crêpe de Chine à beaux effilés sont également agréables à porter, ainsi que ceux en dentelle noire.

Voici, pour finir, deux modèles de toilettes faciles à copier.

Le premier se compose d'un jupon de soie *pain brûlé*. Il a un premier volant plissé très-petit et à tête. — Un second, droit fil, posé à gros pli triple, très-espacé, est surmonté d'un troisième, plissé et taillé à dents très-pointues, ce qui est d'un effet nouveau très-réussi. Manches de soie avec ornements semblables à ceux du jupon, mélangés de nœuds de ruban.

Polonaise sans manches en tissu de laine et soie rayé satiné, nuance *café au lait*. Le devant n'a pas d'ouverture. Les raies sont placées en travers. Plusieurs plis cousus dans le sens des rayures sont formés dans le travers de la jupe et viennent se rejoindre en arrière, sur les lés de derrière qu'ils resserrent. Ces trois lés sont taillés les raies en long ainsi que le dos du corsage. Ils forment deux plis doubles à partir de la taille et tombent jusque sur la queue du jupon. Le dos de cette polonaise est boutonné par trois rangées de petits boutons bruns, et tout le tour est garni d'un très-bel effilé à boules et glands de soie *café au lait* et nuance *pain brûlé*. Les devants sont resserrés sur les lés de derrière par des nœuds de ruban des deux nuances.

Petit mantelet de soie *pain brûlé* garni de plissés à dents pointues. Chapeau de paille marron avec guirlande de feuillage teinté et couronne d'églantines de plusieurs couleurs.

Le second costume est *gris clair*. Jupon de foulard à plis en long. Polonaise de cachemire de même nuance, boutonnée en biais tout le long. Le tour est garni d'une assez haute guipure blanche. Grand col et revers aux manches en guipure. La polonaise est retenue du côté droit, où se terminent les boutons, par des cordelières et de la dentelle blanche. Large poche du côté gauche avec mêmes ornements.

Capote de soie grise avec guirlande de pen-sées. Brides en dentelle blanche. Gants de Suède gris clair.

VISITES DANS LES MAGASINS

La maison de deuil, la Scabieuse, 10, rue de la Paix, nous a donné de très-utiles renseignements sur les étoffes de deuil, et je les transmets à nos abonnées avec toute la sécurité qu'autorise la bonne réputation de cette ancienne maison. Je citerai d'abord les tissus d'été pour grand deuil, exclusivement fabriqués pour la Scabieuse, qui

en garantit la solidité; ce sont: le Radgimoor, Bombazini, Epingline, Paramata, Castillane, Bengaline, taffetas de Tours, taffetas Toscan et crêpe de laine. Ces différentes étoffes sont mates, ainsi que l'exige le grand deuil.

Parmi les tissus de moins grand deuil, nous avons remarqué: le taffetas de Nice, du Maroc,

la toile de Bade, la Japonaise rayée, à carreaux et unie pour costume, le Chaly, la popeline des Indes, la Sicilienne d'été, etc.

Le bon goût de cette maison se reconnaît dans le choix des tissus de fantaisie en laine pour demi-deuil; les dispositions en sont charmantes et ne se trouvent dans aucune autre maison, ces étoffes étant, comme je viens de le dire, spécialement fabriquées pour la Scabieuse. Les soieries noires sont fort belles; la marque C.-J. Bonnet coûte 8 fr. 50 c. le mètre et au-dessus. Une autre fabrication, dont le bon usage est garanti, coûte 5 fr. 75 c. le mètre et au-dessus.

Nous signalerons parmi les nouveautés de la saison, en soieries façonnées, les Siciliennes brodées, gris plomb, marin, scabieuse et noire, et les teintes unies assorties, pour combinaison de costume. Dans les grisailles, se trouvent un grand choix de mille raies, des quadrillés, des teintes glacées, le Surah brodé et la Louisine, cette charmante étoffe qui se drape si bien. — Pour recevoir des échantillons franco, il suffit d'écrire en désignant le genre de tissus que l'on désire, lainage ou soierie.

Les pardessus et les costumes de grand deuil, confectionnés dans les ateliers de la Scabieuse, ont une élégance austère, que viennent mitiger, pour les deuils moins sérieux, des garnitures charmantes, mais sobrement réparties. Les longues polonaises-tuniques sont drapées avec art, mais sans ce fouillis de plis, dont le chiffonnage convient non pas au grand deuil (je parle pour les costumes qui n'admettent point la fantaisie), mais à ces toilettes de demi-deuil en taffetas gris, blanc ou mauve, en étoffe légère, en grenadine brochée, en Sicilienne, etc., etc.

Que de variété dans la forme des tuniques, des corsages et dans le relevé! Des garnitures de volants plissés mêlés de frange, de dentelle, laissent à peine voir le fond de l'étoffe; mais elles sont posées avec tant de grâce qu'on ne voudrait pas en voir une seule de moins.

Parmi les nouveautés en tuniques qui se porteront sur toutes les robes, il nous a été montré une polonaise en gros tulle noir, couverte de lacet, avec garniture de guipure ou de dentelle. Cette polonaise, qui se fait ou très-simple ou très-élégante, peut rendre de grands services en aidant à finir une robe de soie dégarinée de toutes ses draperies; par cela même elle présente un côté économique. En envoyant ses mesures ou un corsage, la maison de la Scabieuse se charge de toutes les commandes: pardessus, costume, polonaise, etc., etc.

Parmi les renseignements qui nous sont demandés au sujet des différents cosmétiques à employer pour la toilette, il en est un que nous n'avons pas encore donné, et pour cause. Nous voulons nous entourer de toutes les garanties avant de signaler une préparation quelconque, et être assurée qu'elle ne contient rien de nuisible à la santé ou à l'épiderme. La pâte et la lotion épilatoires de madame veuve Leconte, 31, rue du Quatre-Septembre, réunissent toutes les qualités voulues, et les personnes qui en feront usage, pour enlever le duvet trop prononcé de leurs bras et de leur visage, seront satisfaites des résultats.

Nous ne donnerons aucun détail sur le mode d'emploi, la manière de s'en servir se trouvant dans la notice qui accompagne la boîte et le flacon. Le prix est de 10 fr. chaque cosmétique. L'eau du docteur Leconte et la pâte dentifrice sont excellentes pour l'entretien des dents, qu'elles préservent de la carie. En appliquant sur les dents malades un peu de ouate imbibée de quelques

gouttes d'eau dentifrice, on calme les douleurs. Écrire directement à madame veuve Leconte, 31, rue du Quatre-Septembre. A partir de 20 fr. envoi franco contre bon de poste, billet de banque ou timbres dans la lettre de commande, et franco contre remboursement, si on le préfère, à partir de 30 fr.

M. Seeling, boulevard de Sébastopol, 70, est l'agent de la Compagnie Wheeler et Wilson, pour la machine à coudre qui porte leurs noms. Cette machine, qui réunit tous les perfectionnements désirables, a été l'objet d'imitations qui, sous la désignation de machines à coudre, système Wheeler et Wilson, sont vendues comme véritables machines Wheeler et Wilson; nous prévenons nos lectrices que toute véritable machine Wheeler et Wilson porte dans un écusson deux W enlacés, initiales des inventeurs.

Cette machine, dont le mécanisme est doux et facile à mettre en mouvement, fait, au moyen de nombreux guides, les travaux de couture les plus fins ou les plus grossiers: plis et jours, application de mousseline et tulle avec soutache, dessins piqués, volants froncés, plissés, gansés, tous se font sans qu'il soit besoin de bâtir l'ouvrage. Le prix de la machine est de 250 fr. Les personnes qui désireraient connaître en détail le prix des guides autres que ceux fournis avec la machine, et s'entendre sur les facilités données pour le paiement, voudront bien s'adresser directement à M. Seeling. Le catalogue est envoyé franco.

La serviette magique se trouve chez M. Ampe-not, 92, rue de Richelieu. Cette serviette subit une préparation qui ne lui enlève ni la souplesse ni le moelleux du tissu; elle sert à nettoyer l'argenterie, le ruolz, le métal anglais, les dorures, les cuivres; elle remplace les poudres, le blanc d'Espagne. Il suffit de frotter sans effort et sans la mouiller, avec cette serviette, l'objet terni pour lui rendre le brillant du neuf; les bijoutiers s'en servent de préférence à la peau. Lorsque la serviette aura perdu son prestige, elle servira pour les ustensiles de cuisine, et lavée, elle rendra des services pour essuyer les meubles. Un paquet de trois serviettes coûte 1 fr. 60 c., une demi-douzaine, 3 fr. Écrire directement à M. Ampe-not.

C. L.

LÉPIDOCHROMIE.

MOYEN DE FIXER LES PAPILLONS NATURELS SUR LE PAPIER.

Nos lectrices nous sauront gré sans aucun doute de leur indiquer un charmant passe-temps encore bien peu connu, et qui ne peut manquer de plaire à toutes les jeunes personnes.

Nous voulons parler de la *Lépidochromie*, qui consiste à imprimer sur le papier, par un procédé très-simple, les couleurs des ailes du papillon. Vous voyez que le moment est bien choisi pour vous entretenir de cette récréative occupation; dans ces mois ensoleillés les sujets ne vous manqueront pas pour faire des essais.

On obtient par le procédé en question des épreuves d'une pureté surprenante; chaque papillon est reproduit identiquement avec ses mêmes couleurs, son même velouté, ses mêmes reflets nacrés, et l'on peut ainsi réunir et conserver dans un album une collection inaltérable de jolis lépidoptères.

Vous trouverez chez les marchands de jouets des boîtes de *Lépidochromie*, contenant, outre une petite brochure explicative, tous les accessoires nécessaires.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Toilettes des magasins du Petit-Saint-Thomas,
33, rue du Bac.

Chapeaux de M^{me} de Bysterveld, rue du Faubourg-St-Honoré, 3.

Première toilette. — Costume en foulard uni et écossais. — Première jupe ornée dans le bas de trois volants plissés, surmontés d'un biais écossais. — Polonoise en écossais avec bande droite devant, ornée de trois rangées de boutons; biais uni dans le bas et effilé en laine à glands; poche plissée sur le côté, manche unie avec revers écossais; la polonoise est relevée derrière et forme draperie. — Chapeau en paille Manille orné dessous d'une touffe de roses et de petites clochettes blanches; dessus, guirlande avec traîne des mêmes fleurs.

Deuxième toilette. — Costume en vigogne d'Oxford. — Première jupe ornée dans le bas d'un grand volant plissé, en taffetas uni. — Polonoise bordée d'un biais uni, relevée derrière avec un nœud à pans en taffetas, garni d'un effilé à grille; poche froncée avec nœud dans le bas, manche avec revers et pattes boutonnées. — Chapeau en tulle bleu, drapé sur le dessus, orné d'une large touffe de marguerites; dessous, guirlande de marguerites.

Toilette de petite fille. — Costume en percale d'Alsace. — Jupe ornée dans le bas de trois volants froncés alternés, rayés et unis, surmontés d'un biais uni. — Polonoise bordée d'un biais uni, relevée derrière, sous la basque, en draperie avec nœud derrière. — Corsage ouvert devant avec draperie et nœud; manche à corset dans le bas avec draperie. — Chapeau auvergnate

en paille avec petit bavolet plissé, orné de coques de ruban. — Bottines à petits carreaux, boutonnées sur le dessus du pied.

TAPISSERIE COLORIÉE REPOUSSÉE
BANDE pour ameublement.

CARTONNAGE

BOITE A TIMBRES.

ENVELOPPE DE LA BOITE A TIMBRES

PREMIER CÔTÉ

Croquis et explication pour le montage de la boîte.

DEUXIÈME CÔTÉ

Alphabet en filet brodé.

SIXIÈME CAHIER

Fichu en dentelle. — Costume en toile rayée. — Fichu en mousseline. — Mantelet. — Entre-deux. — Pardessus en cachemire. — Voile de fauteuil rond. — Bonnet d'enfant, lacet anglais. — Hedwige. — Coussin en drap. — Garniture. — Panier à ouvrage. — Garniture pour robe d'enfant. — Dentelle lacet anglais. — Écran bannière. — Zoé. — Émilie. — Dentelle lacet noir. — Cravate. — Crochet à la fourche. — Voile de fauteuil ou dessus de lit. — Entre-deux.

PLANCHE VI

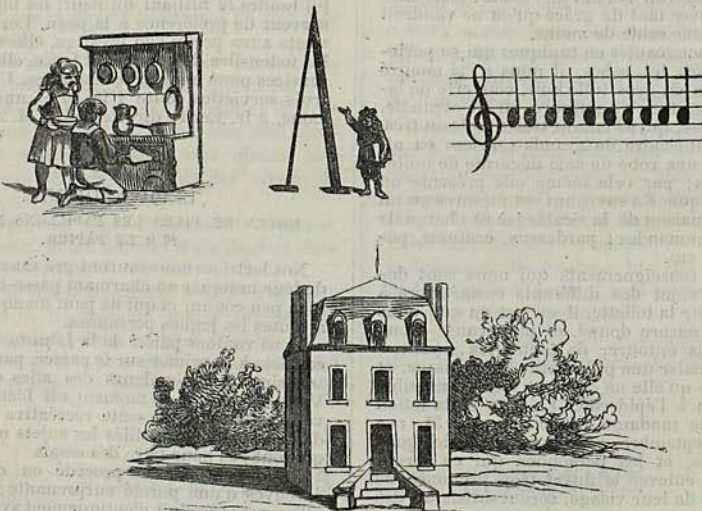
PREMIER CÔTÉ

Corsage. } Costume en toile rayée, page 1.
Tunique. } cahier de juin.

DEUXIÈME CÔTÉ

Mantelet. } Page 1, même cahier.
Pardessus en cachemire. }

RÉBUS



Explication du rébus de Mai : Soupçon est d'amitié poison.

Le mot de la charade de mai est : Corporation.

Le Directeur-Gérant : J. THIÉRY.